OEDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

A LA MÉMOIRE

DE MA FILLE.

b

ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE,

TRADUITE EN FRANÇAIS,

PAR A. L. BOYER,
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE STANISLAS.



PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

1843.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

Il règne dans l'*Œdipe à Colone* une si grande élévation de pensée, une noblesse de sentiment si exquise, une pureté de goût si parfaite, que, même après avoir lu les autres ouvrages de Sophocle, on est transporté dans un monde nouveau où tout est charme et ravissement. Les acteurs de cette admirable tragédie tiennent à la terre par leur sensibilité et par leurs douleurs, ils sont divins par leur langage, et ce langage peut être senti par tous les cœurs et saisi par toutes les intelligences. Aussi je goûtais, à m'en pénétrer, la joie la plus douce. Mais, dès qu'il fallait traduire, je n'avais plus que la conscience de ma faiblesse. La touche franche, naturelle et délicate de Sophocle s'altérait sous l'embarras de ma phrase et l'impuissance de mon expression. Le fond de la pensée restait, du moins je le crois, mais elle avait perdu la liberté de son allure; la couleur générale était conservée, mais les nuances, moins variées et moins fondues, n'offraient plus aux yeux la physionomie gracieuse de l'original; les traits échappés à la sensi-

bilité du poëte ou passaient inaperçus ou étaient trop fortement exprimés, et sa céleste harmonie ne trouvait pas d'écho dans ma voix. Je n'avais jamais éprouvé un pareil découragement, et pourtant jamais je n'avais été plus prodigue de mes veilles, plus heureux qu'en étudiant ce chef-d'œuvre. Dois-je en conclure qu'il m'est impossible de faire revivre des personnages qui, animés par le génie de Sophocle, agissent et parlent avec une aisance si noble et une grâce si touchante? mais jusqu'à présent je n'avais pas eu cette crainte au même degré. L'*Œdipe à Colone* serait-il plus difficile que les autres pièces de Sophocle? mais jamais ce poëte ne m'a paru plus clair. Chacun des vers de cette belle composition brille d'une lumière douce et pure qui se répand d'elle-même sans qu'il soit besoin d'aller la demander à la sagacité d'un scoliaste ou d'un commentateur. Ce que j'y ai remarqué, c'est une perfection de détails plus achevée qu'ailleurs, des liaisons plus intimes, une simplicité plus savante. Voilà, si je ne me trompe, ce qui m'a rendu inhabile à bien traduire. Pour suppléer autant qu'il était possible à mon insuffisance, j'ai rétabli, complété, expliqué par des notes, des citations et des rapprochements, ce qu'il y a dans ma copie d'altéré, d'incomplet ou d'obscur. Il sera peut-être fatigant de lire de longues observations, mais j'en ai tempéré l'ennui en citant une foule de beaux vers que Sophocle a inspirés

à Racine, à Ducis et à quelques autres poëtes. Je souhaite que cette précaution m'aide à trouver grâce auprès de mes lecteurs.

Dois-je leur dire, en finissant, que je publierai prochainement la traduction de l'*Électre?* Je n'en parlerais pas s'il n'était question que de moi; mais elle sera enrichie de notes inédites de Racine, parmi lesquelles se trouve la traduction de plusieurs vers. Ces notes, que j'ai copiées à la Bibliothèque du roi avec un soin religieux, sont extraites d'un Sophocle qui a appartenu à Racine et dont je demande la permission de donner une description exacte. C'est un volume d'un format in-12, imprimé par les Aldes, sans date, ni chiffres de pagination, ni indication du nombre des vers. Il n'a ni notes imprimées, ni traduction. C'est un texte seul, très-incorrect, sur papier fort et blanc, avec de grandes marges où ressort parfaitement la jolie écriture de Racine. Ce volume, solidement relié en bois, qui n'a au dos ni nerfs, ni titre, est couvert d'un veau fauve, sans dorure, gaufré à froid sur le plat. Il était garni anciennement de deux fermoirs, moitié en cuivre et moitié en cuir; il n'en reste plus qu'un. — Je regrette de n'avoir pas eu pour l'*OEdipe à Colone* des ressources semblables à celles qui sont contenues dans ce précieux volume; mais tandis que l'*Électre* a une multitude de vers soulignés et, à chaque page, des notes littéraires dont quelques-unes sont étendues, l'*OE*-

dipe ne porte d'autre trace de la main de Racine qu'une accolade qui comprend quatre vers du commencement, dans lesquels la fille d'Œdipe fait la description de Colone.

ARGUMENT DE LA TRAGÉDIE.

L'*Œdipe* à *Colone* est en quelque façon la suite de l'*Œdipe Roi :* il est même indispensable de connaître l'une de ces deux tragédies pour bien se pénétrer des beautés de l'autre. Chassé de Thèbes, Œdipe, déjà vieux et poussé par les oracles qui lui avaient prédit un terme à ses douleurs quand il serait près d'un bois consacré aux Euménides, arrive dans l'Attique conduit par Antigone, une de ses deux filles. Il demande à se reposer, et le lieu où il s'assoit est un lieu consacré aux vénérables déesses. De cette circonstance, frivole en apparence, naît un intérêt puissant et une grande variété d'action.

Œdipe se fait connaître et promet de grands avantages à ses nouveaux hôtes. Thésée et le chœur, composé de vieillards colonistes, le prennent sous leur protection; et quand Créon vient pour s'en emparer, parce que son corps doit être la sauve garde de la ville qui le possédera, Thésée combat pour le vieillard et lui fait rendre ses deux filles.

Tout à coup des prodiges célestes annoncent à Œdipe qu'il touche à la fin de sa vie. Le père et les filles se félicitaient du bonheur de se revoir, quand survient Polynice, apportant son tardif repentir, et implorant le pardon et l'assistance de son père, qui le repousse et le maudit d'une façon si terrible, qu'il jette l'épouvante dans tous les cœurs. Le désespoir de ce malheureux et la pitié que lui témoignent ses deux sœurs remplissent l'âme d'attendrissement. Mais pendant que l'on se plaît à verser de pieuses larmes, pour la seconde fois les éclairs brillent et le tonnerre gronde. Ces signes célestes épouvantent le chœur, qui devient pâle et tremblant : ils rassurent Œdipe, qui les reconnaît pour la voix des dieux. Avant de répondre à cet appel, il explique à Thésée la nature du présent qu'il est venu faire aux Athéniens en leur apportant son corps, et la manière dont ils doivent jouir de ce bienfait. A l'instant même, comme si un miracle lui rendait les yeux, il sert de guide à Thésée, à ses filles, à quelques Athéniens qui les suivent, et, quittant la scène, il se dirige vers le lieu où doit être son tombeau.

Le chœur reste seul sur la scène. Un des Athéniens dont je viens de parler revient raconter la mort miraculeuse d'Œdipe. Rien n'est plus touchant que son récit, si ce n'est la douleur silencieuse, les mots entrecoupés, les sanglots et le désespoir d'Antigone et d'Is-

mène. Le chœur cherche à les consoler. Enfin Thésée reparaît seul, car il a renvoyé ceux qui l'accompagnaient, et il parvient, par les promesses qu'il leur fait et le tendre intérêt qu'il leur témoigne, à adoucir un peu les regrets des deux filles d'OEdipe, qui vont à Thèbes où nous les trouverons, en lisant l'Antigone, pieuses envers leurs frères, comme elles l'ont été envers leur père.



ŒDIPE A COLONE.

PERSONNAGES.

OEDIPE, ancien roi exilé de Thèbes.
ANTIGONE, fille d'OEDIPE.
Un ÉTRANGER (Athénien).
Le CHOEUR, composé de vieillards coloniates.
ISMÈNE, sœur d'ANTIGONE.
THÉSÉE, roi d'Athènes.
CRÉON, beau-frère d'OEDIPE, roi de Thèbes.
POLYNICE, fils aîné d'OEDIPE.
Un MESSAGER.

Le lieu de la scène est une route, près de laquelle se trouve un bois consacré aux Euménides, non loin de Colone équestre, bourg de l'Attique. On aperçoit dans le lointain les tours d'Athènes. Devant le bois des Euménides est un amas de rochers. La tragédie commence au point du jour; c'est du moins ce que nous pouvons conjecturer, en entendant OEdipe demander où il pourra trouver sa nourriture de la journée et Antigone parler du chant des rossignols.

ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

ŒDIPE.

Fille d'un vieillard aveugle, chère Antigone, dans quelle contrée sommes-nous parvenus (1)? ce lieu est-il habité? De qui l'errant OEdipe recevra-t-il aujourd'hui les faibles dons qu'attend son indigence? Il demande peu, obtient moins encore, et pourtant ce qu'on me donne me suffit; mes malheurs, ma vieillesse, mon courage m'apprend à m'en contenter (2). Mais, ma fille, si tu aperçois quelque siége

(1) Serait-il possible, en lisant ces premiers vers, de ne pas remettre sous les yeux du lecteur ce passage de Cicéron où Quintus, son frère, transporté d'enthousiasme à la vue de Colone, croit voir revivre Sophocle et OEdipe lui-même, tant la douceur de ce début avait ému son imagination et son cœur? « Me huc modo venientem convertebat ad sese Coloneus ille locus, cujus incola Sophocles ob oculos versabatur : quem scis quam admirer, quam eo delecter. Me quidem ad altiorem memoriam OEdipodis huc venientis, et illo mollissimo carmine, quænam essent ipsa hæc loca, requirentis, species quædam commovit, inanis scilicet, sed commovit tamen. » Cic. de Finib. bon. et mal., lib. V, cap. I, tom. XXVII, p. 398, édit de M. Leclerc, in-18.

(2) Cette exposition, moins imposante que celle de l'OEdipe Roi, me parait plus belle et plus touchante. C'est sans doute un spectacle attendrissant, très-propre à frapper les yeux et à émouvoir le cœur, que celui d'un peuple prosterné devant les temples et les statues des dieux, pour implorer un secours qu'il ne peut attendre que du ciel. Mais l'âme humaine sympathise moins avec des douleurs générales qu'avec des malheurs particuliers. Il semble que les souffrances qui

2

ou sur la route ou sous de sacrés ombrages, arrête là mes pas et fais-moi reposer afin que nous puissions apprendre où nous sommes. Étrangers aux coutumes

s'étendent sur une multitude d'individus, en même temps qu'elles sont trop nombreuses pour être comprises par un seul homme, sont plus faciles à supporter, parce que ceux qui les éprouvent ne souffrent pas seuls. Mais qui ne s'intéresserait, comme on s'intéresse au sort d'un ami, à un malheureux que l'on voit vieux, aveugle, errant, couvert de haillons, sans autre appui que le bras d'une jeune fille? Ce rapprochement de deux êtres, tous deux aux deux extrémités de la vie, tous deux en proie à la misère et dont celui qui prête son assistance à l'autre aurait lui-même besoin de protection, à cause de son jeune âge et de la faiblesse de son sexe, offre un tableau qui nous pénètre d'une douce pitié; mais il y a dans ces premiers vers une beauté encore supérieure à celle-là, c'est le langage d'OEdipe. Les douleurs physiques, qui, par elles-mêmes, inspirent du dégoût quand celui qu'elles atteignent en est accablé, nous touchent quand l'homme qui les supporte montre une grande force morale. Or, en entendant OEdipe, qui a tant souffert, garder dans ses plaintes une réserve noble, une résignation courageuse propre à soutenir la constance de sa fille, on est saisi d'un saint respect, d'une vénération religieuse, comme à la vue d'un objet sacré; car on sent qu'en dépit des injures du sort, il y a là une grande âme qui, suivant le langage de Bossuet, reste toujours maîtresse du corps qu'elle anime. C'est l'expression de ce même sentiment varié en cent façons diverses, qui nous intéresse si vivement aux malheurs de Philoctète. J'ai donné beaucoup d'étendue à cette remarque, pour arriver à dire que Ducis, en présentant, dans son *OEdipe chez Admète*, OEdipe découragé, aigri par le malheur, a ôté à cette noble figure son caractère le plus sublime. Qui, sans murmurer, peut entendre Antigone, ce modèle de la piété filiale, dire à son père, qui est le modèle de la plus inébranlable fermeté, à cet homme qui, sans que son courage fléchisse, soutient les coups du sort et des hommes conjurés contre lui :

Ainsi donc, votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit.

OEDIPE.

Je suis OEdipe.

ANTIGONE.

Hélas! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage!

Ducis. *OEdipe chez Admète*, acte III, scène 2.

Cette même faute, car c'est une faute à mes yeux, se trouve reproduite dans l'*Œdipe à Colone* du même auteur, acte II, scène 2.

de ce pays, nous devons en consulter les habitants et faire ce qu'ils nous prescriront.

ANTIGONE.

Mon père, trop malheureux OEdipe, si mes yeux ne me trompent pas, j'aperçois des tours qui annoncent une ville; et, autant que j'en puis juger par les lauriers, les oliviers et les vignes qui le couvrent de leur ombre, ce lieu est sacré : au dedans voltigent de nombreux rossignols qui l'animent de leurs chants harmonieux. Reposez-vous sur cette roche sauvage; le chemin que vous avez fait est bien long pour un vieillard.

ŒDIPE.

Aide-moi à m'asseoir maintenant et garde le pauvre aveugle.

ANTIGONE.

C'est un soin que le temps m'a rendu facile.

ŒDIPE.

Eh bien, peux-tu m'apprendre où nous sommes ?

ANTIGONE.

Je sais bien que cette ville est Athènes; mais le nom de cette contrée, je l'ignore.

ŒDIPE.

En effet, tous les voyageurs nous ont dit que nous étions près d'Athènes.

ANTIGONE.

Mais voulez-vous que j'aille demander quelle est cette contrée ?

ŒDIPE.

Oui, ma fille, et surtout demande si l'on peut l'habiter.

ANTIGONE.

Elle est habitée, n'en doutez pas : je crois même

qu'il est inutile de s'en informer, car voici un homme près de nous.

ŒDIPE.

Vient-il ici et marche-t-il à grands pas?

ANTIGONE.

Il est devant vous; et, si vous avez quelque chose à lui demander, parlez, il vous écoute.

ŒDIPE.

Étranger, en entendant cette jeune fille dont les yeux sont mes yeux me dire que vous veniez fort à propos vers nous pour nous éclairer sur des choses que nous ignorons......

L'ÉTRANGER.

Arrête : avant de pousser plus loin tes questions, sors de cette enceinte : tu es dans un lieu où nul profane ne doit pénétrer.

ŒDIPE.

Quelle est donc cette enceinte? quel est le dieu qu'on y révère?

L'ÉTRANGER.

Il est interdit de s'en approcher et encore plus d'y séjourner : ce lieu est consacré à des déesses terribles, aux filles de la Terre et de la Nuit.

ŒDIPE.

Quel est le nom vénérable sous lequel je dois les adorer?

L'ÉTRANGER.

Le peuple de ce pays les appelle les clairvoyantes Euménides; ailleurs on leur donne d'autres noms.

ŒDIPE.

Puissent leurs regards s'adoucir à la vue d'un pauvre suppliant, car je ne sortirai plus de cette enceinte.

L'ÉTRANGER.

Qu'oses-tu dire ?

ŒDIPE.

Que ce lieu convient à ma misère.

L'ÉTRANGER.

Je n'ai garde de t'en faire sortir sans l'aveu de mes concitoyens ; je veux auparavant apprendre d'eux ce que je dois faire.

ŒDIPE.

Au nom des dieux, étranger, ne refusez pas à un malheureux exilé la faveur qu'il implore.

L'ÉTRANGER.

Parle, ce n'est pas moi qui repousserai ta prière.

ŒDIPE.

Eh bien, dites-moi quel est le lieu où nous sommes.

L'ÉTRANGER.

Je vais t'instruire de tout ce que j'en puis savoir. Cette contrée tout entière est sacrée. Elle est sous la protection du vénérable Neptune : on y voit un dieu armé d'une torche, le Titan Prométhée. Le point de cette terre que foulent tes pas c'est le sol d'airain, le rempart d'Athènes. Les habitants de ce bourg voisin se glorifient d'avoir Colone équestre pour présider à leurs destinées, et tous, prenant le nom de leur protecteur, s'appellent Coloniates. Telles sont, étranger, les divinités que nous adorons. Leur puissance parmi nous est attestée moins par les voix de la renommée que par le culte assidu que nous leur rendons (1).

(1) Bossuet exprime une pensée à peu près semblable, lorsqu'il dit, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, p. 46, édit. de Dussault : « Les prêtres de l'Oratoire y donnèrent, par leur piété aux autels, leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. »

ŒDIPE.

Cette contrée est donc habitée?

L'ÉTRANGER.

Oui, et, ainsi que je te l'ai dit, les habitants portent le nom du dieu.

ŒDIPE.

Ont-ils un roi, ou sont-ils soumis au pouvoir démocratique?

L'ÉTRANGER.

Nous sommes gouvernés par un roi.

ŒDIPE.

Et quel est-il le roi qui étend sur vous l'autorité de sa raison et de son sceptre?

L'ÉTRANGER.

Il s'appelle Thésée : il est fils d'Égée qui occupait le trône avant lui (1).

ŒDIPE.

Quelqu'un de vous (2) voudrait-il aller auprès de lui......?

L'ÉTRANGER.

Lui porter un message ou le prier de se rendre ici?

ŒDIPE.

Lui demander un léger service qui sera pour lui une source de prospérités.

(1) L'adoption le (le sceptre) mit entre les mains d'Égée.
Athènes, par mon père accrue et protégée,
Reconnut avec joie un roi si généreux, etc.

RACINE. *Phèdre*, acte II, scène 2.

(2) Le malheur rend timide. Œdipe n'ose pas demander à cet étranger d'aller lui-même prier Thésée de se rendre auprès de lui, et il lui adresse la parole comme si d'autres personnes pouvaient l'entendre. Cette erreur volontaire, commise par un aveugle, est d'un charme infini. N'est-on pas digne d'obtenir la pitié quand on l'implore avec tant de pudeur et tant de noblesse?

L'ÉTRANGER.

Et que peut-il attendre d'un homme aveugle ?

ŒDIPE.

Les révélations d'un esprit clairvoyant (1).

L'ÉTRANGER.

Savez-vous, étranger, ce que maintenant la prudence vous conseille? Puisque votre aspect vénérable accuse le sort qui vous poursuit (2), restez à la place où vous êtes jusqu'à ce que je sois allé, non pas vers les habitants de la ville, mais vers ceux de ce bourg, ici près, leur dire ce que j'ai vu et entendu : ce seront eux qui décideront si vous devez rester ou porter ailleurs vos pas.

(L'étranger s'éloigne.)

ŒDIPE.

Ma fille, l'étranger est-il parti (3)?

ANTIGONE.

Il est parti : vous pouvez parler en toute liberté, mon père; je suis seule auprès de vous.

ŒDIPE.

Augustes et redoutables déités, puisque vos sacrés

(1) Le jeu de mots que fait ici OEdipe, en disant que si ses yeux sont aveugles, son esprit ne l'est pas, a inspiré quatre vers à Ducis :

De mes yeux, il est vrai, j'éteignis la lumière;
Mais je n'éteignis point la raison qui m'éclaire;
Je respectai dans moi cet esprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile et survit au tombeau.
OEdipe chez Admète, acte IV, scène 6.

(2) Criminel vertueux, dont le front respecté,
Du trône et du malheur garde la majesté.
Ducis, *OEdipe chez Admète*, acte IV, scène 2.

(3) La précaution que prend OEdipe de demander à sa fille si l'étranger est parti, a un double avantage : d'abord, de lui permettre d'épancher librement son cœur devant les dieux, sans être troublé dans ce pieux office et sans rendre personne confident de ses secrets; ensuite, de disposer les spectateurs à écouter sa prière avec une religieuse attention : or, cela est d'autant plus important, que sa prière renferme toute l'exposition du sujet.

ombrages sont le premier lieu de cette terre où s'arrêtent mes pas, ne soyez inexorables ni pour Apollon ni pour moi ! C'est lui qui, en me prédisant les maux innombrables que vous voyez, m'annonça qu'après un long temps je respirerais de ma souffrance, quand, arrivé dans la contrée où doivent finir mes jours, j'aurais touché à la sainte demeure, au sol hospitalier des vénérables déesses : c'est là que je reposerai ma douloureuse existence en faisant le bonheur de ceux qui m'auront accueilli et le malheur de ceux qui m'ont exilé et repoussé loin d'eux. Jupiter me signalera cet instant fatal en faisant ou trembler la terre, ou gronder son tonnerre, ou briller sa foudre. Oui, je le reconnais maintenant, je marchais visiblement sous vos auspices quand j'ai suivi la route qui m'a conduit à vos sacrés ombrages. Sans ce guide, jamais les sobres et tempérantes déesses n'eussent été les premières que j'aurais rencontrées ; moi voyagenr tempérant et sobre, jamais je ne me serais assis sur cette roche sainte et sauvage. Oh ! par pitié, accordez-moi la faveur que m'avaient promise les oracles d'Apollon, la fin de ma vie, un dénoûment quelconque, à moins que je ne vous paraisse avoir trop peu souffert, moi qui ai passé par toutes les extrémités des misères humaines. Venez, ô douces filles de l'antique Érèbe ! viens, toi que la puissante Pallas a nommée de son nom, Athènes, reine des cités, prenez pitié de cette ombre, de ce vain fantôme, car c'est là tout ce qui reste d'OEdipe.

ANTIGONE.

Silence ! voici venir des vieillards qui vous cherchent à cette place.

ŒDIPE.

Je me tairai : toi, éloigne-moi de leurs yeux en me cachant dans ce bosquet jusqu'à ce que j'aie pu connaître par leurs discours le sentiment qui les anime. Cette connaissance nous est nécessaire pour diriger sagement notre conduite.

LE CHŒUR (1).

Regardez. Quel était-il ? qu'est-il devenu ? où trouver ce profane de tous les mortels le plus téméraire, de tous les mortels le plus audacieux ? Il faut voir, examiner, fouiller de tous côtés. C'est quelque vagabond, un vieux vagabond étranger à ce pays : sans cela, il n'aurait jamais pénétré dans ce bois impénétrable, sanctuaire de ces vierges redoutées que nous tremblons de nommer (2), devant lesquelles nous pas-

(1) Le chœur est composé de vieillards, non-seulement parce que l'âge les a rendus plus capables de prudence et de modération, mais encore parce qu'il a établi entre eux et OEdipe un lien naturel, que dès lors ils seront plus accessibles à la pitié et prendront à sa misère un intérêt plus vif, en faisant un retour sur eux-mêmes. Ce sentiment est exprimé au v. 1235. Il fallait aussi choisir des hommes qui eussent une sagesse éprouvée, une longue expérience de la vie, pour diriger OEdipe dans les devoirs religieux qu'il avait à remplir. Plus jeunes, ils eussent été moins indulgents ou, plutôt, juges moins équitables de la conduite d'OEdipe. Peut-être aussi se seraient-ils laissé persuader par les raisons de Créon, ou peut-être ils auraient embrassé le parti d'OEdipe avec trop de chaleur et, par leur violence, auraient compromis ses intérêts, lorsque Créon oubliait devant eux les égards que l'on doit au malheur.

(2) Ducis, dans son *Œdipe chez Admète*, acte 1er, scène 3, a ainsi imité la peinture admirable que fait Sophocle de l'effroi qu'inspirent les Euménides :

> Leur nom seul prononcé trouble la Thessalie :
> A l'aspect imprévu de leur temple odieux,
> Le voyageur, tremblant, passe et ferme les yeux :
> Il semble, à leur menace, à leur regard sauvage,

sons sans lever les yeux, sans proférer une parole, sans nous permettre d'autre langage que la voix intérieure d'une pieuse pensée; et ce sont elles qu'il ose, dit-on, mépriser, cet homme que mes yeux cherchent partout dans cette religieuse enceinte sans que je puisse découvrir le lieu qui le cache!

ŒDIPE.

Le voici (1): cet homme, c'est moi: à vos paroles je connais que l'oracle s'accomplit.

Que l'horreur des mortels soit leur plus cher hommage,
Et que, s'il est un cœur qui les ose adorer,
Ce n'est qu'en frémissant qu'on les puisse honorer.

(1) Sophocle, en dérobant OEdipe à tous les regards pour lui donner le temps d'étudier les dispositions du chœur, a produit un de ces merveilleux effets qui lui sont familiers toutes les fois qu'il a à peindre une situation nouvelle. Sur le premier plan est une route où nous voyons arriver une troupe de vieillards; leur empressement à chercher OEdipe, le désir qu'ils ont de le trouver, de le voir, de le connaître, excitent vivement la curiosité et l'intérêt des spectateurs. Sur le second plan, à une certaine distance, dans un bois interdit aux profanes et dont les rayons du soleil ne peuvent pénétrer l'ombre silencieuse, est OEdipe. La religieuse horreur qui règne dans ce lieu, la distance même où se trouvent les vieillards, tout n'est-il pas en harmonie avec l'extérieur inculte et sauvage d'OEdipe, et ne dirait-on pas que le fond sur lequel se dessine cette grande figure est le seul qui lui convienne? Aussi, au moment où ce vénérable vieillard sort de l'abri qui le cache, voyez de quel effroi le chœur est saisi. Si OEdipe eût été sur la route; si l'on eût pu l'apercevoir de loin, l'œil se serait accoutumé peu à peu à cet aspect effrayant; et dès qu'on aurait été près de lui, on l'aurait regardé sans surprise. C'est donc un artifice fort savant que d'avoir pu, sans blesser aucune vraisemblance, ou plutôt à l'aide d'une vraisemblance nouvelle, le montrer tout à coup et répandre ainsi sur la scène une stupeur sombre et terrible. Un peintre pourrait tirer, ce me semble, de la conception de Sophocle un tableau du genre de ceux qui ont été inspirés par Goëthe. Ducis a fait aussi la description des lieux où se trouvait son OEdipe, acte III, scène 1re. Cette sombre description, peu en harmonie avec le beau ciel de la Grèce, a été critiquée par M. Patin, t. II, p. 108 de ses *Études sur les tragiques grecs*.

Quel temple et quel désert affreux!

LE CHŒUR.

Il est affreux à voir, affreux à entendre.

ŒDIPE.

Ne voyez point en moi, je vous en supplie, un contempteur des lois.

LE CHŒUR.

Jupiter sauveur, quel peut être ce vieillard?

ŒDIPE.

Un homme qui n'a pas beaucoup à se féliciter du sort brillant que lui ont fait les destins : ô chefs de cette contrée, je vous le prouve bien ; sans cela, je ne me traînerais pas, guidé par des yeux étrangers, et je ne m'appuyerais pas, moi homme, sur la faiblesse d'une femme.

LE CHŒUR.

Hélas ! grands dieux ! vous étiez donc aveugle en naissant, et vous êtes malheureux depuis bien longtemps s'il faut en juger par les apparences? Mais, autant qu'il dépendra de nous, vous n'ajouterez pas à votre infortune la colère de ces redoutables déesses. Vous êtes, oui, vous êtes sur un sol sacré, et si vous ne voulez pas profaner le sanctuaire inviolable de cette prairie verdoyante où un cratère rempli d'eau et de miel s'offre à de continuelles libations, malheureux étranger, gardez-vous de porter plus loin vos pas, retirez-vous, sortez de cette enceinte. Mais nous sommes séparés de vous par une longue distance, nous entendez-vous, pauvre exilé? Si vous avez des ques-

Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux :
D'un nouveau Cithéron tout m'offre ici l'image.
Mais quel vieillard souffrant, appesanti par l'âge,
M'apparaissant de loin sous ces tristes rameaux,
Traine un corps affaibli, caché sous des lambeaux?

tions à nous faire, commencez par quitter ce bois interdit aux profanes; venez dans ce lieu que vous pourrez fouler sans crime et vous vous expliquerez alors : jusque-là épargnez-vous d'inutiles paroles.

ŒDIPE.

Ma fille, que faut-il faire ?

ANTIGONE.

Montrer pour les lois de ce pays un respect égal à celui de ses habitants, vous soumettre à ce qu'elles prescrivent, leur obéir.

ŒDIPE.

Eh bien, donne-moi ta main.

ANTIGONE.

La voici.

ŒDIPE.

Étrangers, ne me maltraitez pas, quand je vous obéis, quand je quitte cette enceinte.

LE CHŒUR.

Ne craignez pas, vieillard, qu'on vous arrache de là malgré vous.

ŒDIPE.

Faut-il approcher encore ?

LE CHŒUR.

Approchez toujours.

ŒDIPE (après avoir fait quelques pas).

Encore ?

LE CHŒUR (à Antigone).

Faites-le avancer encore, jeune fille, car vous voyez, vous, la limite qu'il doit franchir.

ANTIGONE.

Allons, mon père, marchez avec moi, marchez comme vous pourrez, de votre pas incertain, jusqu'où je vais vous conduire. Étranger sur une terre

étrangère, sachez détester ce que détestent ses habitants et vénérer ce qu'ils vénèrent.

ŒDIPE.

Eh bien, ma fille, conduis-moi assez loin pour que nous puissions converser sans devenir sacriléges, et ne nous roidissons pas contre la nécessité.

(OEdipe et Antigone continuent de marcher.)

LE CHŒUR.

Ici : n'allez pas plus loin que la pierre qui forme la limite de l'enceinte sacré.

ŒDIPE.

Ici ?

LE CHŒUR.

Oui, je viens de vous le dire.

ŒDIPE.

Puis-je m'asseoir ?

LE CHŒUR.

Oui, à gauche, à l'extrémité de cette pierre, en vous baissant un peu.

ANTIGONE.

Mon père, ce soin me regarde : réglez doucement vos pas sur les miens.

ŒDIPE.

Hélas ! malheureux (1) !

ANTIGONE.

Appuyez sur le bras de votre fille le poids de vos ans.

(1) Quelle profonde douleur dans cette exclamation ! OEdipe est si malheureux, qu'il ne peut pas même s'asseoir sans le secours de sa fille, et il n'ose pas mettre au jour tout ce qui se passe dans son âme. C'est un soupir qui le trahit. Ne dirait-on pas que Racine commente Sophocle, quand, dans *Iphigénie en Aulide*, acte 1, scène 3, après avoir représenté Agamemnon exprimant sa douleur par le mot hélas ! il fait dire à Ulysse :

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?

ŒDIPE.

Ah ! cruel égarement (1) !

LE CHŒUR.

Infortuné ! maintenant que vous avez cédé à ma prière, parlez : qui êtes-vous ? quels malheurs agitent votre vie ? quelle est votre patrie ?

ŒDIPE.

O étrangers, je suis sans patrie ; mais ne (2).....

LE CHŒUR.

Quel est ce secret que vous voulez taire, vieillard ?

ŒDIPE.

Non, non, ne m'interrogez pas sur ma naissance, ne cherchez pas à en savoir davantage (3).

LE CHŒUR.

Quelle est donc cette naissance ?

ŒDIPE.

Une horrible naissance.

LE CHŒUR.

Expliquez-vous.

ŒDIPE.

O grands dieux !... Ma fille, que dois-je dire ?

(1) Il n'en est pas de sa cécité comme de ses crimes : ses crimes ont été involontaires, il peut en accuser le sort ; mais sa cécité, il ne peut l'attribuer qu'à lui seul, elle est le fruit de son égarement, et c'est là ce qui rend son malheur plus affreux.

(2) Le chœur, représentant né de la multitude, comme elle est sans pitié et ne respecte aucune convenance ; il accable OEdipe de questions qui aigrissent ses douleurs : Thésée, au contraire, l'entoure de respects et craindrait de l'interroger. Les deux vers de Ducis que je vais citer serviront à bien faire sentir cette réserve délicate :

ALCESTE. — Vous lui demanderez d'où naît son sort affreux.
ADMÈTE. — Je n'interroge pas les mortels malheureux.

Acte II, scène 4.

(3) L'éclat de mon nom même augmente mon supplice :
Moins connu des mortels, je me cacherais mieux.

RACINE. *Phèdre*, acte V, scène 3

LE CHOEUR.

De qui êtes-vous fils, ô étranger? parlez, quel est votre père?

OEDIPE.

Oh! malheureux! Que dois-je faire, mon enfant?

ANTIGONE.

Parlez, car maintenant vous ne devez plus rien taire.

OEDIPE.

Eh bien, je vais parler, puisque je suis réduit à le faire.

LE CHOEUR.

Oh! trêve à ces lenteurs, hâtez-vous.

OEDIPE.

Connaissez-vous un fils de Laïus?

LE CHOEUR.

Oh! dieux! quoi!

OEDIPE.

Le descendant des Labdacides?

LE CHOEUR.

O Jupiter!

OEDIPE.

Le malheureux OEdipe?

LE CHOEUR.

Quoi! seriez-vous cet homme?

OEDIPE.

Ne vous laissez point effrayer par ce que je viens de dire?

LE CHOEUR.

Oh! horreur, horreur!

OEDIPE.

Je suis malheureux (1)!

(1) Ce trait admirable, senti par Ducis, produit moins d'effet dans

LE CHŒUR.

Horreur, horreur !

ŒDIPE.

Ma fille, que va-t-il nous arriver ?

LE CHŒUR.

Sortez, fuyez loin de ce pays.

ŒDIPE.

Est-ce donc ainsi que vous acquitterez vos promesses ?

LE CHŒUR.

Les furies ne punissent point celui qui se venge (1), et l'homme dont les injures ont provoqué d'autres injures attire sur lui la colère des dieux, jamais leur protection. Toi, donc, quitte ce siége, reprends ton chemin, hâte-toi de sortir de nos terres, n'appelle pas plus longtemps le malheur sur notre ville (2).

ANTIGONE.

Nobles et généreux hôtes, si mon vieux père n'a pu

la tragédie d'*Œdipe chez Admète*, acte III, scène 3, que dans *Sophocle*, parce qu'il est trop développé :

Qu'importe sa naissance, ou comment on le nomme !
C'est un infortuné, c'est un roi, c'est un homme.

(1) De quelle injure OEdipe peut-il être coupable envers les Coloniates, lui qui s'est montré docile à leurs conseils, qui a imploré leur pitié, qui les a rendus dépositaires de son secret et de son sort ? La réponse devient embarrassante, si on juge cette question d'après nos coutumes et nos mœurs ; mais il en est tout autrement, si on l'examine avec les préjugés des anciens. OEdipe était proscrit, regardé comme un objet impur : sa présence suffisait pour appeler sur un pays la colère des dieux. Dès lors, ceux chez qui il apportait le fardeau de ses misères pouvaient le regarder comme funeste à leur patrie et se plaindre de son apparition au milieu d'eux comme d'une injure.

(2) De rivage en rivage, avec moi, pour cortége,
Je traîne le malheur, le deuil et le trépas.
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.

Ducis, *Œdipe chez Admète*, acte IV, scène 2.

vous émouvoir en vous disant ses malheurs involontaires, ah! nous vous en conjurons, étrangers, laissez-vous attendrir au spectacle de ma misère. C'est pour mon père, pour lui seul que je vous implore, et je vous implore en attachant sur vos regards un regard affectueux, comme si j'étais votre fille; prenez pitié d'un malheureux. Vous êtes notre asile, nos dieux, sur vous seuls s'appuie notre infortune. Oh! parlez, accordez-nous une grâce que nous n'osons pas espérer. Je vous la demande à vous (ici Antigone s'adresse plus particulièrement au coryphée qui seul avait constamment parlé au nom du chœur) interprète des sentiments de tous, par tout ce que vous avez de plus cher, par le souvenir de vos enfants, de votre promesse, de votre religion, de vos dieux. En vain vous porterez les yeux de toutes parts, vous ne verrez pas un seul homme qui puisse échapper à la fatalité quand elle s'attache à le poursuivre.

LE CHŒUR.

Ah! croyez-le bien, fille d'OEdipe, vos malheurs et les siens excitent également dans nos cœurs une vive compassion; mais, vieillard, la crainte des dieux nous empêche de rien changer à ce que nous t'avons prescrit.

ŒDIPE.

A quoi donc servent et la gloire et le vain bruit de la renommée? Athènes est, dit-on, de toutes les villes la plus religieuse: compatissante envers l'étranger malheureux, seule elle a la volonté et la puissance de le protéger et de le secourir; et, quand il s'agit de moi, que deviennent toutes ses vertus? Vos promesses m'ont arraché de cet asile, et maintenant vous me chassez, uniquement à cause de l'effroi que mon nom

vous inspire (1); car ce que vous craignez, ce n'est pas ma personne, ce ne sont pas mes actions : dans tout ce qui s'est passé, j'ai souffert l'injure, je ne l'ai pas faite : vous le verriez s'il m'était permis de parler de mon père, de ma mère, de rappeler des souvenirs qui vous épouvantent. Voilà les vérités qui me sont bien connues à moi. Mais malgré vos préventions, comment me croire un naturel pervers, quand, victime de l'injustice, je me suis borné à la repousser ? Vous le devez d'autant moins que, si j'avais agi sciemment, même dans ce cas, je ne serais point un pervers. J'étais étranger à la pensée du mal en passant par les divers degrés où j'ai passé: quant à ceux qui ont causé ma perte, ils n'ignoraient pas qu'ils travaillaient à me perdre. Écoutez mes raisons, étrangers, je vous en conjure au nom de la divinité; et, fidèles aux promesses qui m'ont attiré près de vous, ne me faites point de mal. Que votre respect pour le culte des dieux ne se change pas en mépris de leur puissance. Songez qu'ils ont les yeux ouverts sur l'homme religieux, ouverts sur les impies, et que le mortel qui

(1) L'univers, tu le sais, frémit au nom d'OEdipe:
Sur mon front cependant, dis-moi, reconnais-tu
L'inaltérable paix qui reste à la vertu?
Je marche sans remords vers mon dernier asile:
OEdipe est malheureux, mais OEdipe est tranquille.
Ducis. *OEdipe chez Admète*, acte V, scène 2.

Écoutez-moi, grands dieux!
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus faible murmure:
C'est un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.
Ducis, *OEdipe chez Admète*, acte III, scene 4.

leur désobéit ne saurait leur échapper. Vous, sous prétexte de les honorer, gardez-vous de ternir par une conduite sacrilége l'éclat de la glorieuse Athènes (1). Vous m'avez reçu comme suppliant, vous m'avez donné la sauvegarde de votre parole, vous devez me protéger et me défendre : n'attristez pas par de nouvelles injures ce front que vous voyez flétri par tant d'outrages. Je suis sacré pour vous, je remplis un devoir religieux, je viens faire le bonheur de votre ville. Quand le chef, quel qu'il soit, qui vous gouverne sera arrivé, s'il veut m'entendre, il saura tout : vous cependant ne violez pas la foi de vos promesses.

LE CHŒUR.

Les sentiments qui remplissent votre âme, vieillard, me saisissent malgré moi d'un saint respect : vous les avez exprimés avec noblesse et gravité. Aussi je laisse dès ce moment aux maîtres de ce pays le soin de prononcer sur votre sort.

ŒDIPE.

Et où réside le roi de ce pays, étrangers?

LE CHŒUR.

Il habite la ville où régnaient ses pères; mais le messager qui m'a conduit ici est allé le chercher.

ŒDIPE.

Pensez-vous qu'il ait quelque égard, quelque considération pour un aveugle et qu'il consente à venir?

(1) Quoi, monstre! quoi, parjure!
Tu peux parler des dieux en bravant la nature.
Ducis. *OEdipe chez Admète*, acte III, scène 3.

Souvenez-vous que c'est l'humanité
Qui sert de premier culte à la divinité;
Que c'est en imitant sa bonté paternelle,
Que notre encens l'honore et peut monter vers elle.
Id., acte III, scène 5.

LE CHŒUR.

Oui, n'en doutez pas, surtout quand il saura qui vous êtes.

ŒDIPE.

Et qui lui apprendra mon nom (1)?

LE CHŒUR.

La route est longue; mais les propos des voyageurs vont vite. Dès qu'ils seront parvenus jusqu'à lui, soyez sûr qu'il ne se fera pas attendre. Votre nom, vieillard, a si bien pénétré partout, que fût-il enseveli dans le plus profond repos, en vous entendant nommer, il viendra en toute hâte.

ŒDIPE.

Ah! puissent les dieux le conduire ici pour le bonheur de sa patrie et pour le mien (2); car quel homme sensé n'est pas ami de lui-même?

(1) Le messager qui avait appris au chœur qu'il y avait dans le bois consacré aux Euménides un vieillard qui refusait d'en sortir, ne savait pas que ce fût OEdipe; dès lors il n'est pas étonnant qu'OEdipe demande au chœur: Et qui lui apprendra mon nom? bien qu'on lui dise que le messager qui est allé chercher Thésée est le même que celui qui a fait venir le chœur, et avec lequel il a eu un entretien.

(2) Nous sommes entrés avec OEdipe sur la terre étrangère. Nous avons appris en même temps que lui à connaître le pays où il se trouvait. Déjà nous savons que cette ville dans le lointain est Athènes, et que ce bois voisin est consacré aux Euménides. Une description, sollicitée par OEdipe, a en quelque sorte placé Colone sous nos yeux, et nous n'ignorons ni la forme du gouvernement d'Athènes, ni le nom de son roi; enfin, nous connaissons le motif qui a conduit OEdipe dans l'Attique, la faveur qu'il vient solliciter, et les obstacles qu'il prévoit. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que nous sommes arrivés à la connaissance de toutes ces choses sans contrainte et sans efforts, par une conséquence forcée de la situation d'OEdipe et de celle de ses interlocuteurs. La curiosité si bien justifiée de chacun des personnages qui ont paru sur la scène a suffi pour mettre tout en mouvement, pour former le nœud de la pièce, pour exciter un puissant intérêt. Sophocle a semblé n'obeir

ANTIGONE.

O Jupiter ! que dois-je dire? que dois-je penser, mon père?

ŒDIPE.

Que se passe-t-il, ma fille, mon Antigone?

ANTIGONE.

Je vois venir à nous une femme montée sur un cheval sicilien, la tête munie d'une coiffure de Thessalie qui protége son visage contre les ardeurs du soleil. Que dire? Est-il bien vrai? ne l'est-il pas? ne me trompé-je point? Je voudrais affirmer et je n'ose, et je ne sais à quoi m'arrêter. Malheureuse, je ne suis point dans l'erreur, c'est elle. Oui, à mesure qu'elle approche, je vois son regard me caresser et me sourire. Je ne puis méconnaître de telles marques : il n'y a plus de doute, ces traits sont ceux d'Ismène (1).

ŒDIPE.

Que dis-tu, mon enfant?

ANTIGONE.

Que c'est votre fille, que c'est ma sœur que je vois; mais dès à présent vous pouvez entendre sa voix.

ISMÈNE.

Oh! qu'il m'est doux de vous adresser la parole à vous deux à la fois, à mon père et à ma sœur! Que j'ai eu de peine à vous trouver; et maintenant,

qu'à la nécessité de son sujet, et il a satisfait à toutes les exigences des spectateurs. Que de naturel, que de simplicité! L'art dans ses plus habiles combinaisons a-t-il jamais porté plus loin la vraisemblance?

(1) L'arrivée imprévue d'Ismène, au mérite d'abréger pour les spectateurs le temps que l'on passe à attendre Thésée, joint celui de les intéresser vivement en leur révélant, au milieu des épanchements d'une famille ravie de se revoir, les faits qui contribuent au nœud de l'action.

sous ce nuage de tristesse, que j'ai de peine à vous voir !

ŒDIPE.

O ma fille, est-ce toi?

ISMÈNE.

O mon père, tous vos malheurs se révèlent à ma vue.

ŒDIPE.

Ma fille, tu es donc venue?

ISMÈNE.

Ce n'est pas sans peine que je suis venue.

ŒDIPE.

Embrasse-moi, mon enfant.

ISMÈNE.

Je vous embrasse tous deux à la fois.

ŒDIPE.

Chère fille, chère sœur..... (1)!

ISMÈNE.

O affreuses existences !

ŒDIPE.

Elle et moi ne sommes-nous pas bien malheureux ?

ISMÈNE.

Nous sommes malheureux tous trois.

ŒDIPE.

Ma fille, quel motif t'a conduite près de moi?

ISMÈNE.

Mon amour pour vous, mon père.

ŒDIPE.

Tu voulais me voir?

(1) Est-il rien de plus propre à exciter la pitié que de voir Œdipe ne pouvant goûter les joies les plus pures et les plus douces, sans qu'il s'y mêle un souvenir douloureux ? On sent qu'il voudrait se taire par amour pour ses filles et aussi dans l'intérêt de sa propre dignité; mais son cœur trop rempli déborde malgré lui, et il ne peut embrasser sa fille sans songer en même temps qu'elle est sa sœur.

ISMÈNE.

Et jalouse de vous apporter moi-même des nouvelles, je me suis fait accompagner par cet esclave, le seul qui me soit resté fidèle.

ŒDIPE.

Et tes frères où sont-ils, eux que leur âge rend propres à ces fatigues?

ISMÈNE.

Ils sont..... Je ne sais..... Il sont en ce moment dans une horrible situation.

ŒDIPE.

Oh! tous deux reproduisent parfaitement le caractère et les mœurs des Égyptiens. Là, les hommes assis dans l'intérieur des maisons ourdissent de la toile, tandis que les femmes, chargées des soins du dehors, travaillent constamment à les nourrir. Il en est ainsi de vous, mes enfants : ceux qui devraient partager mes fatigues languissent dans leurs foyers comme de jeunes filles, et vous deux, usurpant leur place, vous portez le fardeau de mes misères pour m'en alléger le poids. L'une (1), depuis qu'elle est sortie de l'enfance et que son corps a pris quelque force, toujours avec moi, malheureuse et fugitive, sert de guide à ma vieillesse; souvent mourant de faim et les pieds nus, elle est errante dans les forêts sauvages; souvent elle est battue par les orages et brûlée par les feux du soleil, et elle place les douceurs

(1) Ducis, dans *OEdipe chez Admète*, acte III, scène 2, fait dire à OEdipe, parlant à Antigone :

> Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
> De l'amour filial le plus parfait modèle.
> Tant qu'il existera des pères malheureux,
> Ton nom consolateur sera sacré pour eux;
> Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre:
> Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

d'une vie sédentaire bien au-dessous du plaisir de pourvoir à la nourriture de son père (1). Et toi, ma fille, trompant autrefois la vigilance des Thébains, tu parvins à m'annoncer tout ce que les oracles avaient prédit sur moi ; tu devins ma gardienne fidèle quand je fus chassé de ma patrie ; et maintenant, Ismène, quelle nouvelle as-tu apportée à ton père? quel événement t'a fait quitter ta demeure pour entreprendre ce voyage? Tu n'es pas venue, j'en suis certain, sans avoir à m'avertir que je suis menacé d'un nouveau malheur.

ISMÈNE.

Je tairai, mon père, les souffrances que j'ai endurées en cherchant les lieux où s'alimentait votre existence. Je ne veux pas ajouter à la douleur que m'ont causée tant de tourments la douleur de les raconter. Mais je suis venue vous apprendre les maux qui pèsent en ce moment sur vos malheureux fils. D'abord, tous deux, animés d'une généreuse émulation, voulaient laisser le trône à Créon, pour ne pas étendre, disaient-ils, à leur patrie la souillure de leur naissance et de leur déplorable famille. Mais maintenant, quelque dieu sans doute et leur mauvais génie les poussant à leur ruine, ils sont dévorés de la criminelle ambition du sceptre et de l'empire. Le plus jeune, malgré le désavantage des ans (2), écartant du trône Polynice qui

(1) Hélas ! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupière,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton père.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévorait les campagnes,
Quand les vents orageux grondaient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un père et le bruit des torrents.
Ducis. *OEdipe chez Admète*, acte V, scène 2.

(2) De tous les poëtes qui ont parlé d'Étéocle et de Polynice

était né avant lui, l'a chassé de sa patrie. L'autre, s'il faut en croire les bruyantes rumeurs de la renommée, est allé cacher sa fuite dans la profonde enceinte d'Argos, y a pris pour femme une étrangère, et pour amis des hommes armés, dans l'espérance que bientôt les Argiens triompheraient des Thébains ou qu'ils porteraient jusqu'au ciel leur glorieuse défaite. Ce ne sont déjà plus, mon père, des tentatives projetées ; ce sont des crimes accomplis, et je ne puis savoir en quel lieu de la terre les dieux assigneront un repos à vos fatigues.

ŒDIPE.

As-tu donc espéré que le soin de mon repos troublerait un jour celui des dieux ?

ISMÈNE.

Oui, mon père, sur la foi des derniers oracles.

Sophocle est le seul qui dise que Polynice était l'aîné. Voici la raison que l'on peut, ce me semble, donner des motifs qui l'ont engagé à altérer la tradition reçue. L'amour de la patrie était la vertu la plus honorée chez les anciens ; c'était un culte aussi sacré que celui des dieux, et chaque écrivain tendait à l'entretenir dans les âmes avec un soin scrupuleux, avec une ardeur que rien ne pouvait ralentir. Or, comme Polynice fit la guerre à sa patrie et alla mendier contre elle des secours étrangers, le poëte l'immole sans pitié à la haine et au mépris des spectateurs. En représentant Étéocle comme plus jeune que son frère qu'il parvient à détrôner, n'a-t-il pas pour but de nous faire sentir qu'il joignait au courage les vertus qui font estimer et respecter un prince, puisque, sans aucun secours étranger, il dépouille son frère d'une autorité que celui-ci n'a pas su garder ? En nous montrant que les ressources de Polynice ne sont pas en lui-même, mais dans l'appui que lui prête son beau-père, il en fait un homme lâche, vindicatif, ingrat envers son pays, enfin un mauvais citoyen, et il ôte d'avance tout crédit à quiconque serait tenté de l'imiter. J'ai donc cru qu'il fallait traduire comme je l'ai fait, et qu'il n'était pas permis de laisser dans l'ombre la pensée du poëte qui ne me paraît pas douteuse.

ŒDIPE.

Quels sont ces oracles, et qu'annoncent-ils, mon enfant?

ISMÈNE.

Qu'un jour les hommes que vous avez fuis vous rechercheront mort ou vivant dans leur propre intérêt.

ŒDIPE.

Et quel bienfait peuvent-ils attendre d'un homme comme moi?

ISMÈNE.

Vous êtes, dit-on, le symbole de leur souveraineté.

ŒDIPE.

Est-ce quand je ne suis plus rien qu'ils voient en moi un homme?

ISMÈNE.

Les dieux vous relèvent, après vous avoir abaissé.

ŒDIPE.

Relever quand il est vieux celui qu'ils ont abaissé jeune, est un soin bien frivole.

ISMÈNE.

Eh bien, apprenez cependant que Créon vient à vous, attiré par cet oracle; son arrivée est prochaine, vous ne l'attendrez pas longtemps.

ŒDIPE.

Que vient-il faire, ma fille? Apprends-le-moi.

ISMÈNE.

Vous établir sur les confins de leur territoire, afin de vous posséder et de vous retenir près d'eux.

ŒDIPE.

Et comment puis-je les protéger en gisant à leurs portes?

ISMÈNE.

Vos mânes abandonnées sans honneur loin du sol thébain leur deviendraient funestes.

ŒDIPE.

Il n'était pas besoin de recourir aux dieux pour savoir cela; le simple bon sens suffisait pour le leur apprendre.

ISMÈNE.

C'est pour ce motif qu'ils veulent vous fixer près de leur ville et vous empêcher de disposer de vous.

ŒDIPE.

Me donneront-ils aussi l'ombre d'un tombeau dans la terre thébaine?

ISMÈNE.

Le sang que vous avez versé ne le leur permet pas, mon père.

ŒDIPE.

En ce cas, ils ne m'auront jamais.

ISMÈNE.

Vous serez donc un jour funeste aux Thébains.

ŒDIPE.

Et qu'y a-t-il en moi qui doive leur nuire?

ISMÈNE.

Votre colère quand ils viendront insulter le lieu de votre tombeau.

ŒDIPE.

Mais ce que tu dis, de qui l'as-tu appris, ma fille?

ISMÈNE.

De ceux-là même qui quittaient l'autel de Delphes.

ŒDIPE.

Et c'est pour moi qu'Apollon rend cet oracle?

ISMÈNE.

C'est ainsi qu'ils l'ont dit à leur retour dans Thèbes.

ŒDIPE.

Quelqu'un de mes fils a-t-il entendu ce récit?

ISMÈNE.

Tous deux en sont parfaitement instruits.

ŒDIPE.

Quoi! les traîtres connaissent cet oracle, et ils sacrifient le désir de me revoir à l'ambition de régner?

ISMÈNE.

Je souffre de le savoir, et pourtant je ne puis vous le taire.

ŒDIPE.

Ah! puissent les dieux ne jamais éteindre leur fatale discorde, et puisse dépendre de moi la fin de la guerre qu'ils entreprennent et qui les arme l'un contre l'autre; et celui qui maintenant possède et le sceptre et le trône ne les conserverait pas longtemps, et celui qui est sorti de Thèbes n'y rentrerait jamais. Fils ingrats! quand moi qui étais leur père je fus si indignement repoussé de ma patrie, ils ne songèrent ni à m'y maintenir ni à me défendre. Que dis-je! je fus proscrit, renvoyé par eux; par eux je fus déclaré banni. Diras-tu que Thèbes ne fit que céder à mes vœux et qu'elle m'accorda la faveur que j'avais moi-même demandée? Non, tu ne le pourras pas; car dans ce jour fatal où ma raison égarée n'avait plus sur moi aucun empire, alors qu'il me semblait doux de mourir, de tomber sous une grêle de pierres, personne ne se présenta pour servir ma fureur. Longtemps après, quand déjà l'amertume de mon cœur commençait à s'adoucir, quand je sentais que mon aveugle désespoir

avait été contre moi un vengeur trop sévère, mes concitoyens me chassent violemment du sol de la patrie, me condamnent à un éternel exil, et eux qui pouvaient me protéger, eux, mes enfants, refusèrent de rendre à leur père ce pieux office! Un seul mot cependant, s'ils l'avaient prononcé, suffisait pour me sauver, et il fallut que, fuyant vers de lointains rivages, j'allasse y traîner ma misère. Je vous dois, à vous, mes filles, à vous, vierges timides, autant qu'on pouvait l'attendre de votre âge et de votre sexe, et la nourriture qui soutient ma vie, et la sûreté sur la terre étrangère, et les soins de la piété filiale. Eux, sacrifiant leur père, lui ont préféré un trône à occuper, un sceptre à régir, un État à gouverner; mais ils ne m'auront pas pour auxiliaire, et jamais ils ne jouiront paisiblement du royaume de Cadmus. Je le garantis, moi qui ai entendu les oracles qu'elle apporte, et qui songe combien autrefois Apollon se montra fidèle aux menaces qu'il m'avait faites. Après cela, qu'ils envoient à ma recherche ou Créon ou un autre citoyen puissant dans leur ville. Vous, étrangers, si vous joignez votre secours au secours que j'attends des vénérables déesses protectrices de vos terres, vous établirez près de vous une puissance salutaire pour ces murs, funeste pour ceux de mes ennemis.

LE CHŒUR.

Vous méritez, OEdipe, que nous prenions intérêt et à vous et à vos deux filles, et puisque, au récit de vos infortunes, vous ajoutez la promesse de devenir le sauveur de ce pays, je veux vous conseiller des choses utiles.

ŒDIPE.

O mes amis, je ferai maintenant tout ce que vous

me prescrirez, soyez mes protecteurs et mes guides.

LE CHŒUR.

Commencez par des expiations en l'honneur de ces déesses vers lesquelles vous ont d'abord conduit vos pas et dont vous avez foulé le sol.

ŒDIPE.

Comment dois-je les faire, étrangers? veuillez me l'apprendre.

LE CHŒUR.

Allez d'abord avec des mains pures puiser à cette source intarissable l'eau sacrée des libations.

ŒDIPE.

Et quand je l'aurai puisée?

LE CHŒUR.

Vous trouverez des coupes faites par une main habile; couronnez-en les bords et les anses.

ŒDIPE.

Avec du feuillage ou avec de la laine? avec quoi?

LE CHŒUR.

Prenez la toison récemment coupée d'une jeune brebis.

ŒDIPE.

Je vous obéirai; mais ensuite, que dois-je faire?

LE CHŒUR.

Répandre des libations en vous tournant du côté où se lève l'aurore.

ŒDIPE.

Est-ce avec les coupes que vous me désignez qu'il faut les offrir?

LE CHŒUR.

Oui, en faisant avec ces coupes trois effusions dont la dernière les videra entièrement.

ŒDIPE.

Et pour cette dernière de quoi dois-je les remplir? Achevez de m'instruire.

LE CHŒUR.

D'eau et de miel : gardez-vous d'y mêler du vin.

ŒDIPE.

Et quand la terre aux religieux ombrages aura bu ces libations?

LE CHŒUR.

A droite et à gauche, déposez à cette place trois fois neuf branches d'olivier et prononcez ces prières.

ŒDIPE.

Quelles prières? il m'importe de les entendre.

LE CHŒUR.

Demandez aux déesses que nous appelons bienveillantes d'accueillir avec bienveillance le suppliant qui vient sauver ce pays. Faites vous-même cette prière ou qu'un autre la fasse pour vous; faites-la en peu de mots, sans articuler aucune parole, et retirez-vous sans vous détourner. Si vous suivez ce conseil, je resterai près de vous avec une entière confiance; si vous le négligez, étranger, je craindrai de vous approcher.

ŒDIPE.

Mes filles, avez-vous entendu ces habitants, nos hôtes?

ANTIGONE.

Oui, nous les avons entendus, et nous allons faire ce qu'il faut, ordonnez.

ŒDIPE.

Pour moi, ce soin ne saurait me regarder; incapable de marcher et de voir, je suis enchaîné par une double infirmité; que l'une de vous aille me rempla-

cer dans ce pieux office. Elle suffira, j'en ai la confiance. Pour de pareilles expiations, une âme en vaut mille quand elle est fervente et pure (1); mais point de retard, hâtez-vous, et ne me laissez pas seul. Mon corps serait impuissant à se mouvoir, s'il était abandonné, s'il restait sans guide.

ISMÈNE.

Eh bien, c'est moi qui présenterai ce sacrifice ; je ne veux avant de partir que connaître le lieu où je dois trouver ce qui est nécessaire pour l'offrir.

LE CHOEUR.

De ce côté du bois, jeune étrangère; et si vous manquez de quelque renseignement, j'aperçois un habitant qui pourra vous les donner.

ISMÈNE.

Je vais m'y rendre : toi, Antigone, veille ici sur notre père. Quand on prend quelque peine pour ceux de qui on a reçu la vie, on l'oublie volontiers.

(Ismène sort.)

LE CHOEUR.

Il est cruel, je le sens, ô étranger, de réveiller une douleur depuis longtemps assoupie; cependant, je désirerais vous interroger...

ŒDIPE.

Sur quoi?

LE CHOEUR.

Sur les affreuses, les incurables plaies qui vous affligent.

ŒDIPE.

Ah! ne les rouvrez pas : je vous en conjure au nom

(1) Et le sang d'un héros, auprès des immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels.
RACINE. *Les Frères ennemis*, acte III, scène 3.

de votre hospitalité. J'ai reçu de honteuses blessures.

LE CHŒUR.

Les récits que l'on en a faits, et que l'on ne cesse pas encore d'en faire, je désire les entendre directement de vous.

ŒDIPE.

Oh ! épargnez-moi.

LE CHŒUR.

Cédez à nos prières, nous vous en conjurons.

ŒDIPE.

Hélas ! hélas !

LE CHŒUR.

Faites ce que nous vous demandons : nous, nous faisons tout ce que vous souhaitez.

ŒDIPE.

J'ai fait de grands crimes, étrangers, je les ai faits sans y être contraint (1), je l'avoue à la face des dieux ; mais, en les faisant, je ne me croyais point coupable.

(1) OEdipe, contraint de s'expliquer sur les actions qui ont désolé sa vie, attristé son cœur et souillé sa famille entière, fait un aveu si franc, si sincère, si dépouillé d'artifice, qu'il désarme l'envie et la malveillance. On n'a plus de courage contre un homme qui s'accuse lui-même, et l'on est d'autant plus disposé à le trouver innocent, que lui-même se reconnaît plus coupable. Ce n'est que lorsque ce sentiment de pudeur lui a concilié tous les esprits, lorsque Thésée a parfaitement compris sa situation et qu'il l'a environné de sa faveur et de son estime, qu'OEdipe, reprenant confiance et devenant fier de sa vertu, sent le besoin de se justifier et ne craint plus de rappeler les souvenirs du passé, et de rejeter, ainsi qu'on peut le voir du v. 956 au v. 998, les crimes involontaires qu'il a si rudement expiés, sur le sort injurieux qui le poursuit, sur des circonstances qu'il n'a pu ni maîtriser ni prévoir. Et encore, comme s'il rougissait de présenter lui-même son apologie, et de n'être pas assez sévère pour lui-même, il ne cède qu'à regret à la nécessité de repousser les injustes attaques de Créon, et fait retomber sur son provocateur l'odieux que peuvent exciter les sentiments qu'il expose, par cela seul que ces sentiments lui sont

LE CHŒUR.

Et comment?

ŒDIPE.

La ville me jeta à mon insu dans un lit funeste et m'enchaîna à un fatal mariage.

LE CHŒUR.

Seriez-vous entré, ainsi que je l'ai ouï dire, dans un lit dont le nom seul devait vous faire frémir, dans le lit de votre mère?

ŒDIPE.

Infortune! c'est mourir que d'entendre de pareilles choses; ô étrangers, ces deux jeunes filles qui ont reçu de moi...

LE CHŒUR.

Que dites-vous?

ŒDIPE.

Sont mes deux filles, le double fruit de mon crime.

LE CHŒUR.

O Jupiter!

ŒDIPE.

Et toutes deux ont puisé la vie dans le même sein que moi.

favorables. Ces révélations d'une âme honnête qui n'a plus rien à se faire pardonner, ont été faites si à propos, avec une réserve si discrète et une convenance si exquise, que le chœur, qui d'abord ne lui avait accordé d'autre pitié que celle qu'on ne peut refuser au malheur, s'intéresse à lui comme à un ami vertueux et persécuté; et Thésée, qui voit dans OEdipe un roi injustement dépouillé d'un trône dont il est toujours digne, loin de le blâmer, déplore les inconstances de la fortune, et oublie toutes les rumeurs publiques pour ne songer qu'à le consoler et à soulager ses infortunes en lui accordant une noble protection. Quelle admirable connaissance du cœur humain! l'éloquence si pathétique d'Homère n'a pas obtenu de triomphe mieux mérité. Les orateurs peuvent s'inspirer heureusement à cette source d'éloquence qui coule abondante et pure avec les flots de la plus riche poésie.

LE CHŒUR.

Quoi! elles seraient vos filles?

ŒDIPE.

Et les sœurs de leur père.

LE CHŒUR.

Hélas!

ŒDIPE.

Oui, hélas! que de maux affreux, infinis...

LE CHŒUR.

Vous avez soufferts....

ŒDIPE.

J'ai souffert des maux insupportables.

LE CHŒUR.

Vous vous les êtes attirés.

ŒDIPE.

Non, je ne me les suis point attirés.

LE CHŒUR.

Comment donc sont-ils venus?

ŒDIPE.

Malheureux! j'ai reçu de Thèbes un présent dont elle n'aurait pas dû payer mes services.

LE CHŒUR.

Infortuné! quoi? êtes-vous le meurtrier....

ŒDIPE.

Que demandez-vous? Que voulez-vous savoir encore?

LE CHŒUR.

De votre père?

ŒDIPE.

Juste ciel! c'est d'une blessure nouvelle ensanglanter mon ancienne blessure.

LE CHŒUR.

Vous l'avez tué?

ŒDIPE.

Je l'ai tué. Mais j'ai pour moi...

LE CHŒUR.

Quoi!

ŒDIPE.

La justice.

LE CHŒUR.

Comment?

ŒDIPE.

Je vais vous le dire. Oui, j'en conviens, je l'ai frappé, je l'ai tué; mais ayant été attaqué, je suis pur devant la loi (1), et je ne le connaissais pas quand j'en suis venu là.

LE CHŒUR.

Voici notre roi, le fils d'Égée, Thésée, qui vient ici attiré par votre message.

THÉSÉE.

J'entends si souvent et depuis si longtemps parler des coups sanglants qui vous ont privé de vos yeux, que je vous ai reconnu sans peine, fils de Laïus; et maintenant ce que j'apprends, en venant près de vous, m'instruit bien mieux encore: cet aspect, ce visage défiguré ne nous disent que trop qui vous êtes. Touché de vos souffrances, je veux les adoucir et savoir de vous, déplorable Œdipe, quelle demande vous avez à faire à la ville et à moi, et pour vous et pour l'infortunée qui vous sert de guide. Parlez: car dus-

(1) Ici l'expression de Sophocle est très-concise, peut-être même est-elle un peu obscure à dessein. Œdipe veut dire qu'ayant été provoqué, il n'a tué son agresseur que pour se défendre, et que dès lors il n'est pas coupable devant la loi; enfin, que les dieux eux-mêmes ne sauraient lui faire un crime d'avoir tué son père, car il ignorait et le nom de sa victime et les liens qui l'unissaient à elle: mais il s'enveloppe dans une obscurité qui convient à l'embarras de sa situation.

siez-vous me demander la chose la plus difficile, il n'est rien que vous ne puissiez obtenir de moi (1). Ah! je n'ai pas oublié que j'ai été nourri loin de ma patrie, comme vous, et que, plus que personne, j'ai vu s'appesantir sur ma tête les dangers et les rigueurs de la terre étrangère : aussi, lorsque je verrai un étranger, malheureux comme vous maintenant, je ne lui refuserai pas mon secours, car je sais que je suis homme et que je n'ai pas plus que vous le droit de compter sur le jour de demain (2).

ŒDIPE.

Thésée, votre générosité éclate dans ce peu de

(1) Parlez : de vos désirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

Racine. *Esther*, acte II, scène 7.

Mais dites promptement ce que vous demandez :
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés;
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

Racine. *Esther*, acte III, scène 4.

(2) La pensée si noblement exprimée par Sophocle a été reproduite dans des vers pleins de grâce que M. Charles Nodier, dans son *Commentaire des Fables de la Fontaine*, attribue à Regnier Desmarais, que d'autres croient avoir été composés par le comte d'Argental, ami de Voltaire, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et que M. Boissonade restitue à M. de Maucroix, ami de la Fontaine :

Chaque jour est un don que du ciel je reçois;
Je jouis aujourd'hui du soleil qu'il me donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

Les mêmes idées ont été exprimées par la Fontaine dans la fable du *Vieillard et les trois jeunes hommes*, liv. XI, fable 8 :

La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui nous puisse assurer d'un second seulement?

Virgile avait fait dire à Didon, dans l'*Énéide*, livre I, v. 628 :

Me quoque per multos similis fortuna labores

mots et m'épargne la nécessité d'un long discours. Puisque vous savez qui je suis, quels sont mon père et mon pays, il ne me reste plus qu'à vous faire connaître ce que je souhaite et tout sera dit.

THÉSÉE.

Parlez : je vous écoute.

ŒDIPE.

Je suis venu vous apporter mon misérable corps en présent. C'est une possession peu désirable en apparence ; mais les avantages qui y sont attachés sont plus précieux qu'il n'est beau.

THÉSÉE.

Et quel est l'avantage que vous êtes fier de nous apporter ?

ŒDIPE.

Vous le connaîtrez plus tard : le moment n'est pas encore venu.

THÉSÉE.

Et quand se manifestera-t-il ?

ŒDIPE.

Quand je serai mort et que vous m'aurez donné un tombeau.

THÉSÉE.

Vous vous occupez du temps où vous ne serez plus ; et celui qui vous reste à vivre, vous n'y songez pas, ou vous le comptez pour rien.

ŒDIPE.

En m'assurant un tombeau, j'assure le repos du reste de ma vie.

Jactatam hac demum voluit consistere terra ;
Non ignara mali miseris succurrere disco.

Et Térence à Chrèmes, dans l'*Heautontimorumenos*, acte I, scène I, vers 25 :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

THESÉE.

Mais c'est une faveur bien mince que vous me demandez là.

ŒDIPE.

Songez-y cependant : elle ne sera pas, non, elle ne sera pas mince la lutte qui s'apprête.

THÉSÉE.

Est-ce de vos enfants ou de moi que vous voulez parler?

ŒDIPE.

Ils veulent qu'on me ramène à Thèbes.

THÉSÉE.

S'ils le veulent, vous ne devez pas vous y opposer.

ŒDIPE.

Mais quand je voulais y rester, ils s'y opposèrent.

THÉSÉE.

Imprudent! la colère est un triste remède pour l'infortune.

ŒDIPE.

Quand j'aurai tout dit, conseillez-moi : jusque-là, souffrez.....

THÉSÉE.

Parlez : je dois, en effet, tout connaître avant d'aller plus loin.

ŒDIPE.

Parmi les malheurs que j'ai soufferts, Thésée, il y a des malheurs affreux.

THÉSÉE.

Voulez-vous parler de l'ancien malheur de votre naissance?.

ŒDIPE.

Oh! non. Celui-là fait l'entretien de la Grèce entière (1).

THÉSÉE.

Auriez-vous éprouvé des souffrances au-dessus des forces humaines ?

ŒDIPE.

Aucune douleur ne m'a été épargnée. J'ai été chassé de ma patrie par mes propres enfants, et je ne puis jamais y rentrer parce que je suis un parricide.

THÉSÉE.

Et quel motif les porte à vous rappeler si vous devez habiter loin d'eux ?

ŒDIPE.

La voix des dieux les y contraint.

THÉSÉE.

Quel malheur leur font craindre les oracles ?

ŒDIPE.

D'être un jour vaincus par les habitants de ce pays.

THÉSÉE.

Et quelle rivalité peut jamais s'élever entre votre patrie et la mienne ?

ŒDIPE.

Généreux fils d'Égée, si l'on en excepte les dieux qui ne ressentent ni la vieillesse ni la mort, le temps soumet tous les êtres à son pernicieux empire. Tantôt la terre perd sa fécondité et l'homme sa vigueur; tantôt la bonne foi s'éteint tandis que la perfidie croît et prospère. Le même souffle n'entretient pas

(1) Les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
RACINE. *Bérénice*, acte II, scène 2

toujours la bienveillance parmi les hommes ou l'union parmi les cités : aujourd'hui chez une nation, demain chez une autre, les amitiés se changent en amertume et reprennent ensuite leur douceur. Thèbes, maintenant pacifique, vit avec vous sans hostilité ; mais la succession des myriades de nuits et de jours que le temps enfante dans sa course infatigable, amènera un moment où, sous un prétexte frivole, cet harmonieux accord sera troublé par la fureur du glaive ; alors, mes cendres endormies, froides et glacées, boiront leur sang tout fumant, si Jupiter est réellement le maître des dieux, si le divin Apollon est le père des oracles. Mais je m'arrête, car il est des choses que l'on n'aime pas à dire. Pour finir par où j'ai commencé, gardez-moi votre foi ; et jamais, si les dieux ne me trompent pas, vous ne direz qu'OEdipe a été un hôte inutile à la contrée où vous l'aurez accueilli.

LE CHŒUR.

Prince, il y a longtemps que cet homme tient les mêmes discours, et promet à cette ville les mêmes avantages.

THÉSÉE.

Et qui songerait à repousser la bienveillance d'un tel homme ? D'abord, il a toujours partagé avec nous le foyer de l'hospitalité ; ensuite, en venant au nom des vénérables déesses implorer notre pitié, il doit s'acquitter envers la ville et envers moi par d'importants bienfaits : ce sont des titres que je respecte ; aussi, loin de rejeter son amitié, je lui donnerai un asile parmi nous. S'il est agréable à cet étranger de rester ici, je vous chargerai de veiller à sa sûreté ; si vous préférez, OEdipe, me suivre dans Athènes, je

vous donne la liberté du choix, car c'est en faisant ce que vous souhaitez que je prétends vous servir.

ŒDIPE.

O Jupiter, sois favorable à des hommes si généreux !

THÉSÉE.

Eh bien, que préférez-vous? Voulez-vous venir dans mon palais?

ŒDIPE.

Sans nul doute, si les dieux me le permettaient; mais c'est ici......

THESÉE.

Que voulez-vous y faire? je ne m'y opposerai pas.

ŒDIPE.

Que je triompherai de ceux qui m'ont banni.

THÉSÉE.

Vous parlez d'un prix bien glorieux pour notre hospitalité.

ŒDIPE.

Oui, si vous accomplissez la promesse que vous m'avez faite.

THÉSÉE.

Rassurez-vous sur ma parole : je ne vous trahirai pas.

ŒDIPE.

Je n'exigerai pas de vous, comme d'un homme sans foi, la garantie d'un serment.

THÉSÉE.

Un serment ne serait pas une garantie plus sûre que ma parole.

ŒDIPE.

Mais comment ferez-vous?

THÉSÉE.

Et qui vous cause tant d'effroi ?

ŒDIPE.

Des hommes viendront........

THÉSÉE.

Ceux-ci veilleront sur vous.

ŒDIPE.

Prenez garde en m'abandonnant........

THÉSEE.

Ne m'apprenez pas ce que je dois faire.

ŒDIPE.

La crainte force.......

THÉSÉE.

La crainte n'arrive pas jusqu'à mon cœur.

ŒDIPE.

Ne savez-vous pas les menaces........

THÉSÉE.

Je sais que personne ne vous emmènera d'ici malgré moi. Dans la colère on fait de grandes menaces, on étale un vain luxe de paroles; mais quand la raison a repris son empire, tout ce fracas tombe. Ainsi, quelque menaçantes qu'aient été leurs promesses de vous emmener, il est probable, et je n'en doute pas, que la mer qui nous sépare leur paraîtra trop vaste et trop orageuse. Rassurez-vous donc, car n'eussiez-vous pas ma promesse, vous n'avez rien à craindre puisque c'est Apollon qui vous envoie. Ma présence même est inutile : mon nom, j'en suis sûr, suffira pour vous garantir de toute insulte.

(Thésée sort)

LE CHŒUR.

Parvenu dans cette contrée, en beaux coursiers fertile, vous en voyez, étranger, le séjour le plus riant,

l'aimable Colone. Là, de nombreux rossignols, murmurant d'harmonieux accords sous de frais vallons, peuplent le noir feuillage du lierre, et le laurier sacré qui courbe sous ses milles fruits, sans craindre les rayons du soleil ni l'effort de la tempête; là, constamment enivré d'un saint délire, Bacchus erre entouré de ses divines nourrices.

Là, sous la céleste rosée, fleurissent tous les matins, dans toutes les saisons, et le brillant narcisse, cette antique couronne des grandes déesses, et le safran avec sa parure d'or. Là, le Céphise, qui jamais ne se repose et ne s'épuise jamais, va errant dans son cours et chaque jour verse au sein de la terre le tribut de ses eaux pures et fécondantes. Le chœur des muses ne dédaigne pas d'y paraître, ni Vénus d'y déployer son éclatante ceinture (1).

Là, croît avec une rare complaisance un arbre que ne nourrissent ni les vastes contrées de l'Asie, ni la terre des Doriens, la grande île de Pélops. Aucune main ne l'a planté, il est né de lui-même, c'est l'effroi des lances ennemies, c'est le gardien de nos berceaux, c'est l'olivier au glauque feuillage. Jeune ou vieux, jamais personne ne pourra le détruire: toujours le regard vigilant de Jupiter auquel il est consacré est

(1) Ne dirait-on pas que M. Ponsard, ce jeune poëte formé à l'école des anciens, a écrit sous l'inspiration de Sophocle ces vers qui sont, non pas une traduction, mais un écho lointain de la lyre grecque :

Partout où le plaisir s'offre à moi, je le cueille,
Soit qu'il pende aux festons de lierre, dont la feuille,
Dissipant les ardeurs du cécube embaumé,
Fait jouir plus longtemps de Bacchus désarmé;
Soit que Vénus, penchant sa robe dénouée,
Le verse dans le sein d'une amante enjouée.

Lucrece, acte III, scène 2, page 45.

levé pour le protéger, les yeux pers de Minerve sont toujours ouverts pour le défendre.

Il me reste à célébrer la plus belle gloire de ma patrie, le don que lui a fait un dieu puissant, le plus noble attribut de sa grandeur, l'art d'élever des chevaux, de les gouverner et de devenir la dominatrice des mers. Fils de Saturne, c'est à toi qu'elle est redevable de cet heureux privilége; c'est toi, divin Neptune, qui lui apportas à elle la première le frein qui dompte l'ardeur indocile des coursiers; toi qui lui appris comment un vaisseau garni de bonnes rames, mues par des mains actives, s'élance sur les flots, rival des agiles Néréides.

ANTIGONE.

O glorieuse contrée, c'est maintenant qu'il faut te montrer digne de tous ces brillants éloges.

ŒDIPE.

Qu'y a-t-il de nouveau, ma fille?

ANTIGONE.

Voici Créon qui s'approche de nous, et il ne vient pas seul, mon père.

ŒDIPE.

O mes chers amis, bons vieillards, c'est en vous désormais que repose mon dernier espoir de salut.

LE CHŒUR.

Rassurez-vous : cet espoir ne sera pas vain. Si mes membres ont vieilli, la puissance de cette contrée ne vieillit pas.

CRÉON.

Nobles habitants de ce pays, je vois dans vos regards que mon arrivée excite en vous un sentiment de surprise et de crainte; mais ne redoutez pas ma présence, et épargnez-moi des mots offensants. Je ne

viens point auprès de vous animé de mauvais desseins, je suis vieux, et je sais que j'approche d'une ville puissante, s'il en est dans la Grèce. Député vers ce vieillard pour le persuader de me suivre dans la terre de Cadmus, je suis envoyé non par les prières d'un seul homme, mais par les vœux d'un peuple entier : ils ont pensé que les liens du sang qui m'unissent à lui me donneraient plus qu'à tout autre le droit d'être sensible à ses malheurs. Toi donc, infortuné Œdipe, écoute-moi et suis-moi dans ta patrie. Tous les Thébains, mus par la justice, te redemandent, et moi plus vivement qu'eux tous; car, à moins d'être le plus méchant des hommes, je dois gémir sur ta misère, vieillard, en te voyant souffrant, livré à la pitié de l'étranger, toujours errant, et sans autre soutien que cette jeune fille qui pourvoit à tes besoins. Elle aussi, hélas! je n'aurais jamais cru qu'elle dût tomber dans le profond abaissement où je la vois plongée, sans cesse occupée à veiller sur toi, à mendier les pauvres aliments nécessaires à cette tête qu'elle chérit. Elle est jeune et reste sans époux, exposée aux outrages d'un ravisseur. Malheureux que je suis! cet affront ne deviendra-t-il pas ton opprobre, le mien, celui de toute notre famille? Puisqu'il n'est pas possible d'envelopper d'ombre des choses si manifestes, toi, Œdipe, au nom des dieux indigènes, ne sois pas sourd à ma voix; cache notre honte, consens à venir dans Thèbes, dans la maison de tes pères. Fais à cette ville de bienveillants adieux, elle les mérite; mais ta patrie a plus de droits encore à ta reconnaissance : c'est elle qui t'a nourri.

ŒDIPE.

O criminelle audace, qui, sous le voile de la justice,

cache d'artificieux projets! Pourquoi ces tentatives? Veux-tu m'avoir encore en ta puissance, afin de me plonger dans de nouvelles amertumes? Autrefois, quand je succombais sous le poids de mes malheurs domestiques et qu'il m'eût été doux de respirer loin de ma patrie, tu me refusas ce que je te demandais, la faveur d'en sortir. Longtemps après, quand mon désespoir se fut calmé et que j'aurais trouvé du charme à vivre au milieu de mes concitoyens, tu me repoussas, tu me chassas indignement, sans que les liens du sang que tu attestes aujourd'hui pussent un instant te retenir (1); et maintenant que tu vois cette ville, ce peuple entier m'entourer de bienveillance, tu cherches à m'attirer, te montrant ainsi cruel avec douceur. Quel plaisir trouves-tu donc à prodiguer ta tendresse à qui n'en a que faire? Si un homme qui te verrait suppliant devant lui refusait de t'entendre et de te secourir, et qu'il t'offrît son appui et ses dons alors que tu n'aurais plus rien à souhaiter et que son officieuse bienveillance te serait tout à fait inutile, en ressentirais-tu une joie bien vive? C'est là ce que tu es pour moi, bienfaisant en apparence, cruel en réalité. Mais je veux donner aux vieillards qui nous écoutent des preuves de ta perfidie. Tu es venu me chercher, non pour me conduire dans mon palais, mais pour m'établir aux portes de ta ville comme un rempart contre les attaques qui lui viendront de ce côté. Impuissants efforts! au lieu de ce que vous souhaitez, vous aurez une furie féconde en désastres qui habitera parmi vous pour venger mes injures, et qui ne laissera à mes fils que l'espace de terre qu'il leur faut pour mourir (2).

(1) Tous les liens du sang n'ont pu le retenir.

RACINE. *Phèdre*, acte IV, scène I.

(2) De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir

Eh bien, ne connais-je pas mieux que toi les destinées de Thèbes? Oui, beaucoup mieux, sans nul doute, car j'ai eu de plus habiles maîtres; c'est Apollon et Jupiter, son père, qui m'en ont eux-mêmes instruit. Ta bouche est venue semer ici la fourbe et l'imposture; mais tu pourrais bien en recueillir autre chose que les avantages que tu t'étais promis. Je sais que tu refuseras de m'en croire; pars donc, et laisse-nous vivre ici. Nous n'y vivrons pas malheureux, même dans l'état où nous sommes, si c'est là que nous plaçons notre bonheur.

CRÉON.

Quand tu parles ainsi, crois-tu que ta résolution me rendra malheureux plus que tu ne le seras toi-même?

ŒDIPE.

Je ne puis l'être si ta voix ne persuade ni moi ni ceux qui nous écoutent.

CRÉON.

Malheureux! le temps ne te rend pas plus sage, et jusque dans la vieillesse tu es indocile aux leçons du malheur.

ŒDIPE.

Tu es un orateur habile; mais je ne connais point d'homme juste qui sur tous les sujets parle également bien.

CRÉON.

Il est très-différent de parler beaucoup et de parler à propos.

ŒDIPE.

C'est-à-dire que tes discours sont des modèles de brièveté et de convenance!

Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir!

Ducis, *Œdipe chez Admète*, acte V.

CRÉON.

Non, sans doute, du moins pour celui dont l'esprit est semblable au tien.

ŒDIPE.

Va-t'en, car je te l'ordonne aussi en leur nom, et ne viens pas épier mes démarches et m'imposer le lieu que tu veux me faire habiter.

CRÉON.

Je prends à témoin, non pas toi, mais ces sages vieillards et les amis qui m'accompagnent de la manière dont tu réponds...... Si jamais je m'empare de ta personne......

ŒDIPE.

Et qui pourrait s'en emparer malgré mes défenseurs?

CRÉON.

Et quand je ne m'en emparerais pas, tu n'en seras pas moins puni.

ŒDIPE.

Que médites-tu en m'adressant de pareilles menaces?

CRÉON.

De tes deux filles, l'une que je viens de t'enlever, je la fais conduire loin de toi; l'autre je l'emmènerai bientôt.

ŒDIPE.

Oh! malheur, malheur à moi!.....

CRÉON.

Bientôt tu pourras crier malheur à plus juste titre encore.

ŒDIPE.

Tu as une de mes filles?

CRÉON.

Et l'autre bientôt.

ŒDIPE s'adresse au chœur.

O mes amis, que ferez-vous? trahirez-vous ma cause? et ne chasserez-vous pas d'ici l'impie qui m'outrage?

LE CHŒUR.

Hâtez-vous, étranger, de sortir de cette terre, car ma justice se révolte et de ce que vous faites et de ce que vous avez déjà fait.

CRÉON aux Thébains qui l'accompagnent.

Vous, ce serait le moment de l'emmener malgré elle, si elle ne vous suit pas volontairement.

ANTIGONE.

Hélas! malheureuse, où fuir? de quels dieux, de quels hommes puis-je implorer le secours?

LE CHŒUR à Créon.

Que faites-vous, étranger?

CRÉON.

Je ne toucherai point à cet homme; mais elle est à moi.

ŒDIPE.

O maîtres de ce pays!

LE CHŒUR à Créon.

Étranger, votre conduite est injuste.

CRÉON.

Elle est juste.

LE CHŒUR.

Juste! comment?

CRÉON.

Elles sont à moi; je les emmène.

ŒDIPE.

O cité (1) !

LE CHŒUR.

Que faites-vous, étranger? ne la laisserez-vous pas? Vous allez nous contraindre à porter sur vous les mains.

CRÉON.

Gardez-vous-en bien.

LE CHŒUR.

Je ne vous dois point d'égards quand vous faites de pareilles tentatives.

CRÉON.

En m'outrageant moi, vous déclarez la guerre à ma patrie.

ŒDIPE.

Ne vous l'avais-je pas prédit?

LE CHŒUR.

Rendez-lui promptement sa fille.

CRÉON.

Cessez de rien ordonner sur des choses qui ne vous appartiennent en rien.

LE CHŒUR.

Je vous dis de la lui rendre.

CRÉON.

Et moi je te dis de fuir loin de moi.

LE CHŒUR.

Venez ici, accourez, accourez, habitants du pays;

(1) Il est bon de ne pas oublier l'éloge que le chœur a fait de l'Attique. En rappelant le souvenir d'une cité si glorieuse, Œdipe se place sous un patronage plus puissant et plus auguste que s'it implorait la protection du chœur. Par cette exclamation, les vieillards se regarderont comme les représentants de leurs concitoyens, et pour la gloire de tous ils mettront un zèle plus ardent à protéger ce vieillard aveugle.

la ville est attaquée, notre patrie est outragée : venez ici, venez à mon secours.

ANTIGONE.

Malheureuse! on m'entraîne : ô étrangers, étrangers!...

ŒDIPE.

Ma fille, où es-tu?

ANTIGONE.

Je suis emmenée de force.

ŒDIPE.

Donne-moi ta main, ma fille.

ANTIGONE.

Je ne le puis.

CRÉON aux Thébains qui l'accompagnent.

Ne l'emmènerez-vous point, vous?

ŒDIPE.

O malheur, malheur à moi!

CRÉON.

C'en est fait : désormais tu n'auras plus les deux appuis, les deux soutiens de ta vieillesse. Mais puisque tu veux triompher et de ta patrie et de tes concitoyens, qui, tout roi que je suis, dirigent ici mes actions, eh bien, triomphe. Le temps, je n'en doute pas, t'apprendra que ton opiniâtreté ne t'est pas plus utile maintenant qu'elle ne l'était autrefois, quand, te rendant sourd aux conseils de tes amis, elle te livrait aux sauvages inspirations qui te sont toujours funestes.

LE CHŒUR.

Étranger, tu n'iras pas plus loin.

CRÉON.

Je te défends de porter sur moi les mains.

LE CHŒUR.

Je ne te laisserai point aller que tu n'aies rendu ces deux jeunes filles.

CRÉON.

Bientôt tu auras une plus grande restitution à demander à Thèbes, car je ne me bornerai point à elles seules.

LE CHŒUR.

Et que feras-tu donc ?

CRÉON.

Je m'emparerai de ce vieillard et je l'emmènerai.

LE CHŒUR.

Tu parles d'une entreprise difficile.

CRÉON.

Et qui va s'exécuter à l'instant même, à moins que le roi de ce pays ne s'y oppose.

ŒDIPE.

Insolente menace ! quoi ! tu porterais sur moi tes mains hardies ?

CRÉON.

Je t'ordonne de te taire.

ŒDIPE.

Non, je ne me tairai point; car les vénérables déesses n'exigeront pas que je reste silencieux avant de t'avoir maudit, scélérat, qui, en me privant violemment de mon unique appui, m'arraches les yeux une seconde fois. Je souhaite donc que le soleil, ce dieu qui voit tout, te mesure, à toi et à toute ta race, des jours sombres comme les jours de ma vieillesse.

CRÉON.

Vous le voyez, habitants de ce pays ?

ŒDIPE.

Oui, ils me voient, et ils te voient aussi ; et ils

voient que quand tu m'outrages par ta violence je me venge par mes paroles (1).

CRÉON.

Ah! je ne me contiens plus : je l'emmènerai de force, sans m'inquiéter si je suis seul, sans songer que les ans ont affaibli ma vigueur.

ŒDIPE.

Ah! malheureux que je suis!

LE CHŒUR à Créon.

Tu es venu muni d'une bien grande audace, si tu crois pouvoir exécuter ton projet.

CRÉON.

Oui, je le crois.

(1) Il me semble qu'OEdipe, instruit par tant d'oracles, OEdipe, l'homme de la fatalité, doit attacher une grande importance aux imprécations qu'il vient de prononcer. Ce sont, à ses yeux du moins, de véritables sentences qui doivent avoir nécessairement leur exécution. Déjà même elles jettent une sombre lueur sur l'avenir de Créon, et éclairent dans le lointain les douleurs que nous lui verrons subir à la fin de l'*Antigone*. Il faut donc que ces derniers mots ajoutent à l'effroi de ses imprécations et non qu'ils en détruisent l'effet. Ce n'est pas le langage du repentir, c'est une seconde menace ajoutée à une première : ce n'est pas une excuse de son emportement, c'est la satisfaction d'une vengeance légitime et sûre. Oserais-je donc dire, et je ne le fais qu'en tremblant, car les premiers traducteurs sont mes maîtres, que M. Rochefort, en traduisant : « Ils voient que je ne me venge *que* par des paroles de tes « mauvais traitements, » a prêté dans cette circonstance à OEdipe un sentiment de faiblesse qui ne convient ni à l'énergie de son caractère, ni à la colère qui l'anime, ni à la confiance qu'il a dans le chœur, confiance qu'il a exprimée lui-même au vers 811, en disant : « Sors, car je ne crains pas de te l'ordonner en leur nom. » Enfin, si OEdipe se fût justifié au lieu de menacer encore, Créon aurait-il été bien raisonnable de s'armer de cette réponse pour donner un plus libre cours à sa fureur, et aurait-il, à l'instant même, cherché à s'emparer d'OEdipe, sans s'inquiéter ni de la présence du chœur, ni de la faiblesse de son âge, ni de l'espèce d'isolement dans lequel il se trouve à cause de sa petite escorte ?

LE CHŒUR.

Dans ce cas, je ne crois plus, moi, à la puissance de cette ville.

CRÉON.

Secondé par de bonnes raisons, le faible triomphe du puissant.

ŒDIPE.

Entendez-vous ce qu'il dit?

LE CHŒUR.

Il ne l'exécutera pas.

CRÉON.

C'est une chose que Jupiter sait; mais toi, tu l'ignores.

LE CHŒUR.

N'est-ce point là une insulte?

CRÉON.

Oui, c'est une insulte; mais il faut la souffrir.

LE CHŒUR.

O vous tous, citoyens, et vous, princes du peuple, venez promptement, venez : on ne garde plus de mesure.

THÉSÉE.

Quelles sont ces clameurs? que signifie cette agitation? pour quel sujet de crainte m'avez-vous arraché de l'autel où je sacrifiais au dieu de la mer, protecteur de Colone? Dites-moi tout: je veux ne rien ignorer des motifs qui m'ont contraint d'accourir ici avec tant de précipitation.

ŒDIPE.

O cher Thésée, car je vous ai reconnu à votre voix, je viens d'être indignement outragé par cet homme.

THÉSÉE.

Outragé ! en quoi ? et par qui ? parlez.

ŒDIPE.

Ce Créon, que vous voyez, m'arrache mes deux filles, mon unique soutien.

THÉSÉE.

Que dites-vous ?

ŒDIPE.

Vous connaissez maintenant l'outrage que l'on m'a fait.

THÉSÉE.

Que l'un de mes serviteurs se rende, sans tarder, aux autels que je viens de quitter, et qu'il ordonne à tout le peuple d'abandonner le sacrifice et de courir en toute hâte, soit à pied, soit à cheval, jusqu'au lieu où se joignent les deux routes, afin que ces deux jeunes filles n'aillent pas plus loin, et que cet étranger, triomphant dans son insolente audace, ne puisse pas rire de ma faiblesse. Va promptement comme je l'ai ordonné. Ah ! si je ne retenais la légitime colère qu'il vient de provoquer, il serait châtié avant de sortir de mes mains; mais pour le moment les lois qu'il nous a lui-même apportées suffiront à notre vengeance, sans qu'il soit besoin de recourir à d'autres. Vous ne quitterez point ce pays que vous ne m'ayez ramené et rendu ces deux jeunes filles, ici, sous les yeux de tous, car vous n'avez respecté ni moi, ni vos pères, ni votre patrie, vous qui en entrant dans une cité dirigée par la justice et soumise aux lois, commencez par fouler aux pieds les principes qui la régissent ; vous qui fondez sur nos terres pour y enlever tout ce qui vous plaît et l'asservir à votre violence ; vous qui avez cru que notre ville n'était point habitée par des

hommes, ou qu'elle serait impassible comme une esclave et que je serais sans force pour vous punir. Thèbes cependant ne vous avait point instruit à devenir un pervers, car elle ne nourrit point ses enfants dans l'injustice, et elle ne vous approuverait pas si elle vous voyait, au mépris de mes droits et de ceux de la divinité, disposer en vainqueur des malheureux qui implorent notre appui. Pour moi, si j'étais sur vos terres, je ne voudrais, même pour la plus juste de toutes les causes, rien prendre, rien emporter, avant que votre roi, quel qu'il fût, y eût consenti, et je saurais quels égards un étranger doit aux habitants du pays où il se trouve. Vous jetez sur votre patrie une honte qu'elle ne mérite pas; le temps qui a chargé votre tête d'années l'a laissée vide de sagesse. Mais je vous l'ai déjà dit et je vous le redis encore : faites qu'on ramène promptement ici ces deux jeunes filles, si vous ne voulez pas qu'en dépit de vous-même on vous force vous, étranger, à établir ici votre séjour. Voilà ce que ma bouche et mon cœur, tous deux d'intelligence, s'accordent à vous prescrire.

LE CHŒUR.

Vous voyez les effets de votre conduite, étranger; en vous jugeant d'après les hommes qui vous accompagnent on vous croyait juste, et vos actions montrent un génie pervers.

CRÉON.

Ce n'est pas la pensée de trouver cette ville sans défenseurs et sans conseillers, comme vous le dites, fils d'Égée, qui m'a poussé à faire ce que j'ai fait : j'étais convaincu qu'aucun de vous ne prendrait à des personnes de mon sang un intérêt assez tendre pour les nourrir malgré moi. Ma raison me disait aussi que

vous n'accueilleriez point l'homme souillé d'un parricide, le fils qui, à l'ombre d'un hymen impie, avait porté l'inceste dans le lit de sa mère, et j'étais persuadé que l'aréopage, cet oracle de la sagesse, ce gardien de la gloire de votre patrie, ne permettrait pas que des proscrits, sur qui pèse tant de honte, habitassent la même ville que vous. Voilà dans quelle confiance je me suis emparé d'eux comme de ma proie, et je ne m'en serais point emparé, s'il n'avait frappé de ses amères imprécations et moi et toute ma postérité. Aux coups qu'il m'a portés, j'ai cru devoir opposer les coups qu'il reçoit; car la colère ne vieillit pas : elle ne s'éteint qu'avec nous; les morts seuls sont exempts de ses atteintes. Après cela, vous pouvez faire ce que vous voudrez. N'étant protégé que par la justice de mes raisons, mon isolement me laisse faible et désarmé : malgré ma faiblesse cependant, je saurai résister à quiconque userait envers moi de violence.

ŒDIPE.

Homme audacieux et sans pudeur, qui crois-tu outrager ici? Est-ce moi, pauvre vieillard, ou toi? toi qui rappelles sans que ta bouche soit muette à tant d'horreur, des meurtres, des incestes, des malheurs dont j'ai été la triste, l'innocente victime. Ils furent, oui, ils furent envoyés par les dieux qui voulaient punir sur nous les anciens crimes de notre race. Car tu ne trouveras pas dans ma vie entière une souillure qui dût mériter que je me rendisse coupable envers moi et envers les miens. En effet, si les oracles avaient prédit à mon père qu'il périrait de la main de son fils, apprends-moi de quel droit tu me fais un crime d'un arrêt qui avait été rendu avant que j'eusse

été engendré par mon père, avant que j'eusse été conçu par ma mère, longtemps avant ma naissance; et si, destiné en naissant à être, comme je le suis réellement, un modèle d'infortune, j'en suis venu aux mains avec mon père, si je l'ai tué sans en avoir le dessein et sans le connaître, comment cette action involontaire pourrait-elle être le sujet d'un reproche légitime? Mais toi, misérable, ne rougis-tu pas de me contraindre à parler de mon union avec ma mère? C'était ta sœur, hélas! Eh bien, je vais en parler, car je n'ai plus rien à taire, moi, quand ta langue impie brise tous les liens de la pudeur. Oui, elle m'a porté dans son sein, elle m'a porté dans ce sein, source première de mes malheurs; et après m'avoir produit à la vie, elle a, pour sa honte, donné le jour à des enfants dont je suis le père, sans qu'elle sût qui j'étais, sans que je le susse moi-même (1). Mais il est une chose que je sais bien: c'est volontairement que tu te livres, toi, à tant d'injures et contre elle et contre moi; involontairement que je l'ai épousée, involontairement que j'en parle. Ainsi, je ne puis passer pour un méchant homme, ni à cause de cet hymen, ni à cause du meurtre paternel, que sans cesse tu présentes à mes esprits entouré d'amers reproches. Mais réponds à une seule de mes questions: si tout à coup quelqu'un survenait ici pour te tuer, toi qui es si scrupuleux et si

(1) O dieux! un crime involontaire
Devait-il attirer toute votre colère?
Le connaissais-je, hélas! ce fils infortuné?
Vous-même, dans mes bras vous l'avez amené.
C'est vous, dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands dieux la suprême justice:
Jusques aux bords du crime ils conduisent nos pas;
Ils nous le font commettre et ne l'excusent pas!

RACINE. *Les Frères ennemis*, acte III, scène 2.

délicat, commencerais-tu par t'enquérir si le meurtrier est ton père, ou bien ton premier mouvement serait-il de te défendre? Je crois que, pour peu que tu aimes la vie, tu punirais ton agresseur avant de songer à la justice. Eh bien, telle est la déplorable situation que me firent les dieux; et si mon père luimême revenait au jour, il n'en disconviendrait pas. Pour toi, souverain contempteur de la justice, persuadé qu'il est beau de dire indistinctement tout ce que tu as dans l'âme, tu ne crains pas d'exposer la laideur de nos plaies devant ces étrangers, et tu t'applaudis, parce que tu fais du nom de Thésée l'objet de tes adulations, et du gouvernement d'Athènes le sujet de tes éloges. Mais parmi les louanges qu'elle mérite, il en est une que tu oublies : sa piété envers les dieux l'élève au-dessus de toutes les villes de la Grèce; et tu veux m'arracher de son sein, moi, pauvre vieillard qui implore son appui, et après m'avoir enlevé mes filles, tu cherches à m'enlever moi-même. Dès à présent j'oppose à ta violence le secours des vénérables déesses; je les conjure par mes prières de venir combattre pour nous, et de t'apprendre quels hommes veillent à la défense de cette ville.

LE CHŒUR.

Cet étranger, prince, n'est point un méchant : ses infortunes sont affreuses et méritent de trouver un vengeur.

THÉSÉE.

C'est assez discourir : les ravisseurs hâtent leur fuite, et nous, immobiles ici, nous subissons tranquillement leurs outrages.

CRÉON.

Eh bien, que prescrivez-vous à un roi sans défense?

THÉSÉE.

De marcher devant moi et de me guider dans la route que les jeunes filles ont suivie. Si elles sont dans le voisinage, vous me montrerez le lieu où vous les avez cachées ; si les ravisseurs ont fui loin de nous, je suis sans inquiétude : des hommes les poursuivent qui ne les laisseront pas se réjouir longtemps d'avoir échappé aux regards de nos dieux. Mais marchez devant moi, et reconnaissez que vous êtes soumis au pouvoir de ceux que vous prétendiez soumettre au vôtre : la fortune vous a pris dans le piége où vous vouliez nous prendre. On ne conserve pas les biens qui sont le fruit de la ruse et de l'injustice. Vous n'aurez personne pour vous remplacer dans l'exécution de mes ordres. Seul et sans armes, vous n'auriez pas, je le sais, porté l'audace à ce degré d'insolence, et vous comptez, sans doute, être soutenu contre nous ; mais j'aurai soin d'y pourvoir et d'empêcher que cette ville ne soit vaincue par un homme. Pensez-vous, enfin, que je réaliserai mes menaces? Ou prenez-vous encore tout ce qui vous a été dit pour de vaines paroles, comme vous le faisiez en vous jetant dans cette criminelle tentative?

CRÉON.

Ici, je n'ai rien à reprendre à ce que vous dites : dans notre patrie, nous saurons ce que nous devons faire.

THÉSÉE.

Pour l'instant partez : vous nous menacerez plus tard. Vous, OEdipe, restez tranquille ici et soyez persuadé que si la mort ne vient auparavant me traverser, je ne prendrai point de repos que je n'aie remis vos deux filles dans vos bras.

OEDIPE.

Soyez béni, Thésée, et pour votre généreuse ardeur et pour la bienveillante protection que vous accordez à nos misères.

(Créon et Thésée sortent.)

LE CHOEUR.

Que ne suis-je à la rencontre de ces nobles rivaux qui sous peu confondront leurs coups et leurs cris belliqueux, soit qu'elle se fasse ou sur la route de Pytho ou sur les rivages enflammés que les vénérables déesses ont choisis pour initier les mortels à leurs sacrés mystères et pour fermer avec une clef d'or la bouche des Eumolpides, leurs ministres! C'est dans ces lieux, je le pense, que bientôt l'intrépide Thésée soutiendra contre les ravisseurs des deux vierges une lutte qui attestera la gloire de son triomphe.

Ou plutôt ne quitteront-ils pas la verdoyante OEa pour gagner les sommets de neige de la roche occidentale, afin d'échapper aux chevaux et aux chars rapides qui vont leur livrer combat? On verra éclater la valeur terrible des Coloniates et l'indomptable bravoure des soldats de Thésée. Déjà tous les freins jettent de sinistres éclairs; déjà tous les adorateurs de Minerve équestre et du dieu des mers, fils bien-aimé de Rhéa, brûlent de s'élancer sur d'ardents coursiers.

Combattent-ils, ou se préparent-ils à combattre? Mon cœur me dit que bientôt ils rendront cette jeune victime du sort, si indignement traitée par les siens. On verra, oui, on verra Jupiter frapper en ce jour un coup terrible. Je prédis de glorieux combats. Ah! si, comme la colombe, j'étais pourvu d'une aile légère, je m'élèverais au-dessus des nuages pour embrasser de mes regards cette scène triomphale!

O Jupiter, souverain maître des dieux, toi qui vois tout, sois favorable à notre roi, et couronne d'un heureux succès la recherche de ses guerriers. J'invoque aussi ta vénérable fille, Pallas Minerve; et toi, Apollon, dieu des chasseurs, viens avec ta sœur qui suit les biches à la robe mouchetée, aux pieds agiles; étendez, je vous en conjure, votre double assistance et sur cette terre et sur mes concitoyens.

Pauvre exilé, vous ne nous accuserez pas, nous qui veillons pour vous, d'être de faux prophètes. Voici revenir ici et s'approcher de nous ces deux jeunes vierges qu'on vous ramène.

ŒDIPE.

Où, où sont-elles? Que dites-vous? Qu'avez-vous dit?

ANTIGONE.

O mon père, mon père, quel dieu vous accordera la faveur de voir le prince généreux qui nous rend à vos embrassements?

ŒDIPE.

O ma fille, êtes-vous toutes deux auprès de moi?

ANTIGONE.

Oui, grâce au bras invincible de Thésée et de ses fidèles amis.

ŒDIPE.

Approchez, mes filles, embrassez votre père; que je jouisse d'un bonheur dont je me croyais privé pour toujours.

ANTIGONE.

Oh! qu'il nous est doux de vous plaire ainsi! Notre cœur vole au-devant de vos désirs.

ŒDIPE.

Mais où, où donc êtes-vous?

ANTIGONE.

Nous voici toutes deux près de vous.

ŒDIPE.

O mes chères enfants!

ANTIGONE.

Tout (1) est cher pour un cœur paternel.

ŒDIPE.

O vous, de mon infortune.....

ANTIGONE.

Infortunés soutiens.

ŒDIPE.

J'ai tout ce que j'aime; désormais je ne redoute plus l'horreur de mes derniers moments, vous serez près de moi. Mes enfants, servez-moi toutes deux de rempart contre la douleur; pressez-vous, mes filles, sur le sein de votre père, calmez les inquiétudes du pauvre exilé qui tout à l'heure encore était dans la solitude et dans l'abandon. Racontez-moi ce qui s'est passé, et dites-le-moi en peu de mots : la brièveté dans les discours est une des bienséances de votre âge.

ANTIGONE.

Voilà notre sauveur; c'est lui, mon père, que vous

(1) Reisig a remarqué, et sa remarque me paraît pleine de pénétration et de goût, car je ne connais pas de poëte chez qui les délicatesses de sentiment soient plus fréquentes et plus exquises que chez Sophocle, qu'Antigone est agitée d'une secrète pudeur, d'un respect pieux et timide en pensant à la vive tendresse d'OEdipe pour ses filles, bien qu'elles soient le fruit de l'inceste et que leur présence lui reproche sans cesse son crime. Elle exprime le double sentiment de son indignité et de sa reconnaissance avec une grâce si décente, qu'il est impossible de rien dire de plus touchant pour son père et de plus modeste pour elle-même.

devez entendre. Il me sera doux d'abréger ainsi ce que j'ai à vous dire.

ŒDIPE.

Cher hôte, ne vous étonnez pas, quand je retrouve mes filles que je n'espérais plus revoir, que je ne puisse mettre fin au bonheur de les entretenir. Je sais que c'est à vous que j'en suis redevable, vous seul les avez sauvées, nul ne le pouvait que vous. Que les dieux répandent sur votre personne et sur votre patrie des faveurs aussi éclatantes que je le souhaite! De tous les peuples que j'ai visités, le vôtre est le seul chez qui j'aie trouvé, avec le respect dû au malheur, le culte de la justice et un langage sincère; aussi je sens vivement vos bienfaits, et je les reconnaîtrai par mes paroles. Oui, tous les biens dont je jouis, c'est à vous que je les dois, et je ne les dois à nul autre qu'à vous. O roi! donnez-moi votre main, que je la presse dans la mienne, et si ma prière n'est point indiscrète, permettez moi de baiser votre auguste front. Mais que dis-je? Comment oserais-je, moi impur, profaner en le touchant un homme qui n'a été souillé par le contact d'aucun crime? Non, je ne le demande plus, je ne voudrais pas même le souffrir. Ceux qui ont été éprouvés par des adversités semblables aux miennes sont les seuls à qui il appartienne de s'associer à mes humiliations. D'ici donc recevez mes vœux, et veillez sur moi dans l'avenir avec autant de bienveillance que vous l'avez fait en ce jour.

THÉSÉE.

La longueur de cet entretien, que justifie la joie de revoir vos enfants, ne m'a nullement surpris; et j'ai vu sans peine qu'avant de m'écouter vous ayez souhaité de les entendre. Ce n'est point par des paroles que j'aspire

à environner ma vie de quelque éclat, c'est par des actions. Je vous le prouve, vieillard, en ne manquant à rien de ce que je vous avais juré, et je vous les ramène vivantes et affranchies des craintes dont elles étaient menacées. Quant à la manière dont le combat s'est passé, qu'est-il besoin de faire inutilement mon éloge pour vous dire ce que vos filles vous raconteront elles-mêmes? Mais soyez attentif à une chose que l'on m'a annoncée au moment où je venais près de vous; elle n'a point d'importance apparente, et pourtant elle mérite d'être examinée, car l'homme sage ne doit rien négliger.

ŒDIPE.

Quelle est cette chose? fils d'Égée, veuillez me l'apprendre; j'ignore entièrement ce qu'on a pu vous annoncer.

THÉSÉE.

On dit qu'un étranger, habitant d'une autre ville que vous, mais qui est votre parent, est allé s'asseoir à ce même autel de Neptune où j'offrais un sacrifice avant d'accourir ici.

ŒDIPE.

D'où est-il, et qu'attend-il de cette attitude suppliante?

THÉSÉE.

Tout ce que j'ai su, c'est qu'il implore, dit-on, de vous une légère faveur que, sans beaucoup de peine, vous pourrez lui accorder.

ŒDIPE.

Que demande-t-il? Pour obtenir une légère faveur, on ne prend pas une si humble contenance.

THÉSÉE.

On dit qu'il ne souhaite que la liberté de s'entrete-

nir avec vous et de s'en retourner, sans qu'il lui soit fait aucun mal.

ŒDIPE.

Quel pourrait donc être ce suppliant?

THÉSÉE.

Voyez si dans Argos il n'y aurait pas quelqu'un de votre sang qui pourrait avoir une pareille faveur à vous demander.

ŒDIPE.

Cher hôte, arrêtez.

THÉSÉE.

Que se passe-t-il en vous?

ŒDIPE.

Ne me le demandez pas.

THÉSÉE.

Et pourquoi ne pas vous le demander? Parlez.

ŒDIPE.

Ce que je viens d'entendre ne m'apprend que trop quel est ce suppliant.

THÉSÉE.

Quel est-il? et que puis-je avoir à lui reprocher?

ŒDIPE.

C'est mon fils, prince, un fils odieux; c'est de tous les hommes celui dont l'entretien me serait le plus pénible.

THÉSÉE.

Eh quoi? ne pouvez-vous pas l'écouter sans rien faire qui contrarie votre volonté? Qu'y a-t-il de pénible pour vous à l'entendre?

ŒDIPE.

Sa voix, prince, est odieuse pour un père. Ne m'imposez pas la nécessité de l'entendre.

THÉSÉE.

Mais le titre sacré sous lequel il se présente ne vous en fait-il pas un devoir? gardez-vous d'oublier la révérence que vous devez aux dieux.

ANTIGONE.

Mon père, quoique je sois jeune, ne dédaignez pas mes avis. L'homme qui vous conseille est inspiré par son cœur et par les dieux; veuillez l'en croire : permettez à notre frère de venir. Vous n'avez point à craindre que ses discours contraignent votre volonté à se soumettre à de funestes résolutions. Que risquez-vous à l'entendre? les discours servent aussi à faire connaître les honorables desseins. Vous lui avez donné la vie; sa conduite envers vous, quelque impie qu'elle puisse être, ne vous justifierait pas, mon père, des rigueurs que vous lui feriez paraître; laissez-le venir. Comme vous d'autres pères ont eu de mauvais fils, comme vous ils ont conçu de vifs ressentiments; mais dociles aux remontrances de leurs amis, ils en ont adouci l'aigreur. Ne reportez donc plus les yeux sur les maux dont vous a accablé la vengeance d'un père et d'une mère; et cependant cette même vengeance, si vous en pénétriez le fond, vous verriez, je n'en doute pas, combien sont déplorables les conséquences d'une aveugle colère. Vous en avez de terribles preuves vous qui, privé de vos yeux, êtes dans l'univers comme dans une obscure prison (1). Ah! laissez-le venir. La voix qui demande des choses justes ne doit pas être réduite à les demander longtemps, et l'on pourrait mal penser de vous qui venez

(1) Hélas! pour un vieillard si vertueux, si rare,
La terre est sans asile et le ciel sans flambeau!
L'univers dès longtemps n'est pour lui qu'un tombeau.

de recevoir un bienfait, en voyant que vous ne savez pas le reconnaître.

ŒDIPE.

Ma fille, elle m'est bien amère la joie de la victoire que vous remportez sur moi : toutefois, qu'il soit fait comme vous le souhaitez. Seulement, cher hôte, s'il vient ici, ne souffrez pas qu'on s'empare de ma personne.

THÉSEE.

Vous avez déjà reçu de moi une promesse, vous n'avez pas besoin d'une seconde, vieillard ; je ne veux pas me flatter, mais je veillerai sur votre vie autant de temps que les dieux me conserveront la mienne.

LE CHŒUR (1).

Celui qui désire reculer les bornes de la vie parce qu'il les trouve trop étroites me paraît nourrir une pensée bien peu sage ; car d'ordinaire les longs jours nous rapprochent des soucis dévorants, et la joie ne saurait être le partage d'un cœur encore tout brûlant de désirs quand déjà la Parque le touche de ses froides mains, à l'heure où il n'y a plus d'hymen, plus de chants, plus de danses, quand se montre la mort enfin.

(1) La manière dont Sophocle lie les chants du chœur à l'action est toujours si naturelle, qu'il serait impossible de les retrancher sans détruire le plus bel effet des scènes où ils se trouvent. Ici, par exemple, les vieillards qui ont entendu le long récit des souffrances d'OEdipe, qui en ont eu sous les yeux l'affligeant spectacle, qui ont vu Créon lui enlever ses filles, se sentent pris d'un découragement subit et involontaire qui les force à déplorer les misères de toutes les époques de la vie, et plus particulièrement celles de la vieillesse, en voyant qu'à peine Thésée a rendu à OEdipe ses filles, que l'arrivée de Polynice expose ce malheureux père à de nouveaux ennuis et à de nouvelles disgrâces. Le retour que fait le chœur sur lui-même est touchant et naïf.

Ne pas entrer dans la vie est la première des félicités ; mais quand on y est entré, la seconde est sans contredit d'en sortir aussitôt. Car dès que paraît la jeunesse avec son cortége de bruyantes folies, quel homme peut échapper à cet essaim de maux ? N'entend-on pas constamment frémir à ses oreilles le meurtre, la discorde, les querelles, les combats et l'envie? Enfin n'arrive-t-on pas à cet âge dont chacun rit, à la vieillesse impuissante, chagrine, délaissée ; à ce rendez-vous commun de toutes les misères humaines ?

Là, dans cet horrible passage que je ne traverse pas seul, ce malheureux, pareil au rivage du nord, de toutes parts battu par les flots et par la tempête, sent continuellement fondre sur lui de nouveaux orages, des déluges de maux ; et il en vient de l'orient, il en vient de l'occident, il en vient des contrées que l'œil du jour embrase de ses feux, il en vient des régions qu'attristent les astres de la nuit.

ANTIGONE.

Voici, je crois, mon père, cet étranger (1) qui s'approche de nous, seul et sans suite, les yeux inondés de larmes (2).

(1) Bien qu'OEdipe sache que c'est son fils qui arrive, Antigone, par tendresse pour son père et pour son frère, se garde bien de prononcer le nom de Polynice : ce nom est trop odieux à OEdipe. Elle le désigne en le peignant seul et sans suite, suppliant et versant des larmes. Cette peinture a le double avantage d'offrir à OEdipe une image de ce qu'il ne pouvait point voir et de le disposer à la pitié. C'est un véritable exorde par insinuation.

(2) Ducis fait ainsi le portrait de Polynice, acte V, scène 1 :

Tout annonce dans lui la fierté, la naissance,
Le sort d'un prince errant, déchu de sa puissance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un destin fatal vers sa perte entraîné,
Dont le repentir sombre également exprime
La douleur du remords, et le penchant au crime.

ŒDIPE.

Quel est-il?

ANTIGONE.

C'est celui que depuis longtemps nous croyions devoir venir : c'est Polynice lui-même qui est devant vous.

POLYNICE.

Hélas! que dois-je faire? déplorerai-je d'abord mes propres infortunes, ou pleurerai-je sur celles dont mon vieux père m'offre l'affligeant spectacle? Je le trouve sur la terre étrangère, rejeté de sa patrie, ici, avec vous, mes sœurs, couvert d'un vêtement peu aimable qui, vieilli sur son corps vieilli, souille ses membres de sa hideuse vétusté. Sa tête sans yeux étale des cheveux qui flottent en désordre au gré des vents, et sans doute sa triste nourriture est en rapport avec tout ce que je vois (1). Et tout cela, misérable

(1) Sophocle s'est bien gardé de faire faire ce portrait d'OEdipe par Antigone, par Ismène ou par Thésée. Il y a des choses que l'on sent et que l'on se garde bien d'exprimer, car, comme le dit Ismène, ce serait à une douleur ajouter une douleur plus grande encore. La seule pensée d'affliger OEdipe n'aurait-elle pas dû suffire pour empêcher Polynice d'entrer dans ces douloureux détails, s'il avait eu une sensibilité vraie, si son amour pour son père eût été sincère? Mais ses entrailles n'ayant été émues que par son propre intérêt, il ne connait pas les délicatesses de sentiment que la nature enseigne aux âmes tendres, et il devient injurieux et cruel en croyant témoigner du respect et de l'affection. Cette peinture a inspiré à Ducis les vers suivants :

A mon œil tout à coup, de respect prévenu,
S'est offert un mortel, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste
Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte;
On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les ans.
J'observais dans son port, sur son front immobile,

que je suis, je l'apprends trop tard, et vos souffrances font de moi le plus méchant des hommes ; elles sont mon ouvrage, ne cherchez pas d'autres témoins pour m'en convaincre. Mais quelque crime qu'on ait commis, Jupiter n'interdit point au repentir (1) l'approche de son trône ; souffrez, mon père, qu'il trouve aussi accès auprès de vous. Toutes les fautes peuvent se réparer ; mais les reproches ne remédient à rien. Pourquoi vous taisez-vous ? parlez-moi, mon père. Ne vous détournez pas de moi. Vous ne me dites rien ! voulez-vous me renvoyer accablé de votre silence et de vos mépris, sans me faire connaître le sujet de votre ressentiment ? Vous, ses filles ; vous, mes sœurs, unissez-vous à moi pour m'aider à triompher de sa froideur et de son silence. Je suis le suppliant

Au milieu de ses maux sa dignité tranquille ;
Et tout enfin, Seigneur, en lui m'a rappelé
Cet illustre proscrit dont vous m'avez parlé.
OEdipe chez Admète, acte II, scène 3.

(1) Cette pensée a heureusement inspiré Ducis, et il l'a développée à la scène 2, acte V, de son *OEdipe chez Admète*, avec cette chaleur, cette noblesse, cette délicatesse de sentiments qui donnent à son style un charme infini, parce qu'en l'entendant on croit entendre la vertu même :

Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre et fléchir la rigueur :
Et ce vengeur secret, je le porte en mon cœur.
Il est là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix sourde et terrible.
Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré ;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé ;
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni ma sœur, ni le ciel, ni le front de mon père :
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne me peut ravir, que j'ai reçu des dieux :
Avec eux par lui seul je communique encore :
C'est ce remords sacré qui pour moi vous implore.

d'un dieu, empêchez qu'il ne me renvoie si indignement, sans me répondre un seul mot.

ANTIGONE.

Expliquez vous-même(1), malheureux, le motif qui vous amène. Souvent, par des paroles qui excitent ou l'intérêt, ou la colère, ou la pitié, on peut forcer à parler ceux qui s'obstinent le plus à se taire.

POLYNICE.

Eh bien, je m'expliquerai, car vos conseils sont de sages guides. J'implore avant tout l'assistance du dieu dont j'embrassais les autels quand le roi de cette contrée m'a fait venir ici. Thésée m'a promis que je pourrais parler, entendre et m'en retourner en toute sûreté; étrangers, je voudrais obtenir la même promesse de vous, de mes deux sœurs et de mon père. Je vais donc vous dire à l'instant même le motif qui m'amène, mon père. J'ai été chassé de ma patrie parce que j'ai cru que le privilége des ans me donnait le droit de m'asseoir sur votre trône royal : mes prétentions ont armé contre moi Étéocle, mon jeune frère (2);

(1) Polynice implore en vain l'intervention de ses sœurs. Après avoir méconnu les sentiments les plus sacrés de la nature et s'être montré insensible aux vertus, à la tendresse et aux malheurs de son père, il ne lui est guère permis d'espérer qu'il trouvera grâce devant lui. Aussi Antigone ne veut-elle pas se charger de demander son pardon et lui laisse-t-elle le soin de sa propre justification.

(2) C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a su parvenir;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple et tyran de son frère.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfère un traître :
Le peuple aime un esclave et craint d'avoir un maître.
Mais je croirais trahir la majesté des rois,
Si je faisais le peuple arbitre de mes droits.

RACINE, *Les Frères ennemis*, acte II, scène 3.

et sans triompher ni par la puissance de ses raisons, ni par la force de son bras, ni par l'illustration de sa valeur, il m'a exilé en s'insinuant avec une perfide adresse dans la faveur de ses concitoyens. Aussitôt, j'ai jugé que cet indigne traitement était l'effet de votre imprécation : plus tard, les oracles ont confirmé ma croyance. Arrivé dans Argos, en Doride, j'ai épousé la fille d'Adraste, et m'attachant par serment les princes du Péloponèse les plus puissants et les plus braves, j'ai, de concert avec eux, rassemblé une armée qui, sous la conduite de sept chefs, doit marcher contre Thèbes, afin que je trouve sous ses murs ou une mort glorieuse, ou la vengeance de ma cruelle injure. Mais laissons là mes projets. Voulez-vous savoir maintenant quel intérêt m'attire auprès de vous? Je vous apporte, mon père, d'humbles prières et pour moi et pour mes alliés, qui, au nombre de sept, assiégent avec leurs sept bataillons les sept portes de Thèbes. Le premier est l'ardent Amphiaraüs, le modèle des guerriers, le prince des augures; le second est l'Étolien Tydée, fils d'Œnéus; le troisième, Étéocle d'Argos; Hippomédon, que Talaüs, son père, a envoyé à cette expédition, est le quatrième, et Capancé, le cinquième; il se vante que bientôt il ravagera la ville de Thèbes, qu'il la détruira jusque dans ses fondements. L'Arcadien Parthénopée vient le sixième; son nom (*qui signifie fils de vierge*) lui fut donné parce que Atalante, dont il est le digne fils, resta longtemps vierge avant de devenir mère. Et moi qui ai été engendré par vous, ou si vous ne voulez pas me reconnaître pour votre fils, quoique j'en porte le nom, moi qui ai été produit par quelque mauvais génie, je conduis contre Thèbes l'intrépide armée des Argiens. Invoquant le nom de

vos deux filles, le souvenir de tout ce qui peut vous attacher à la vie, mon père, nous réunissons tous ici nos voix suppliantes pour vous conjurer de ne point laisser peser sur moi votre redoutable colère quand je cours me venger d'un frère qui m'a dépouillé, chassé de ma patrie. S'il faut en croire l'oracle, celui de nous deux que vous favoriserez, celui-là, a dit le dieu, sera vainqueur. Oh! par les sources sacrées, par les dieux qui font respecter les liens du sang, je vous en supplie, laissez-vous désarmer; ne soyez pas contraire à mes vœux; vous errez sur la terre étrangère; comme vous, je suis pauvre, errant; vous et moi, réduits à flatter des étrangers, nous subissons le même sort. Lui, ô affreuse pensée! tranquille dans sa patrie, il est assis sur votre trône, insultant par son luxe et sa mollesse à notre commune misère. Si vous êtes du parti de mes vœux (1), il ne faudra ni beaucoup d'efforts, ni beaucoup de temps, pour confondre son arrogance; je vous ramènerai, je vous rétablirai dans votre palais, et je m'y rétablirai moi-même, après l'en avoir honteusement chassé. Ces succès, j'ose vous les assurer si votre volonté conspire avec la mienne (2); mais si elle m'est contraire, sauver ma vie sera même pour moi une chose impossible.

LE CHŒUR.

Par égard pour celui qui l'envoie, ne le laissez pas partir, Œdipe, sans lui avoir fait une réponse.

(1) La cour sera toujours du parti de vos vœux.

RACINE. *Bérénice*, acte II, scène 2.

(2) Si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés;
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi
Vous ramener dans Thèbes et vous nommer leur roi.

DUCIS. *Œdipe chez Admète*, acte V, scène 2.

ŒDIPE.

Ah! mes amis, si Thésée, votre roi, ne l'avait pas lui-même introduit ici, s'il n'avait pas souhaité que je lui répondisse (1), jamais le son de ma voix n'aurait frappé ses oreilles; mais, avant de partir, il m'entendra, et il entendra des choses dont il n'aura pas lieu de se réjouir. C'est toi, perfide, qui, maître du sceptre et du trône que ton frère possède aujourd'hui, m'as proscrit, moi, ton père; toi qui m'as exilé de ma patrie; toi qui m'as réduit à porter ces indignes vêtements, dont l'aspect fait couler tes larmes, maintenant que le malheur est aussi venu te visiter (2). Je ne pleurerai pas, moi, j'aurai le courage de tout supporter; mais tant que je vivrai, je garderai le souvenir de ton parricide. Oui, c'est bien toi qui m'as plongé dans cet abîme d'amertume, c'est toi qui m'as repoussé, toi qui es cause que je vais errant à la porte de l'étranger lui demander mon pain de chaque jour. Si je n'avais pas eu mes deux filles pour me soutenir, tu avais fait tout ce qu'il fallait pour que je n'existasse plus; leur tendresse conserve ma vie: elles sont devenues mes nourrices, et dès qu'il faut affronter des fatigues, ce ne

(1) Si ta sœur, dans ces lieux où tout doit te confondre,
Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre,
Tu peux être assuré, par le ciel que tu vois,
Que tu serais parti sans entendre ma voix.
Ducis. *OEdipe chez Admète*, acte V, scène 2.

(2) Eh! ne régnais-tu pas quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour?
Tu m'as chassé, barbare; il te chasse à ton tour.
Eh! dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques!
Quand mon âme lassée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie!
Ducis. *OEdipe chez Admète*, acte V, scène 2.

sont plus des femmes, ce sont des hommes. Vous, vous avez été tous deux engendrés par quelque barbare ; vous n'êtes point mes fils (1). Aussi, tu es sous le regard d'un dieu vengeur, et dans peu tu y seras bien plus encore quand tes bataillons marcheront contre Thèbes, car tu ne porteras jamais tes ravages dans cette ville ; tu tomberas auparavant tout souillé de meurtres, toi et ton frère avec toi. Voilà les imprécations que j'ai déjà faites contre vous et que je fais encore aujourd'hui pour servir ma vengeance et vous apprendre, fils ingrats, que l'on doit honorer ses parents et ne pas mépriser un père parce qu'il est aveugle : vos sœurs ne vous en ont pas donné l'exemple. Ces imprécations briseront votre sceptre et votre trône, si la justice, toujours régie par des lois immuables, est encore assise à la droite de Jupiter. Va donc, je te maudis et ne te connais plus ; pars, scélérat, je t'abandonne aux furies que j'ai déchaînées contre toi : jamais ta lance ne régnera sur le sol de la patrie ; jamais tu ne rentreras dans la profonde enceinte d'Argos ; tu recevras la mort de la main d'un frère, et tu la donneras au frère à qui tu dois ton bannissement. Ce sont là mes vœux pour vous. Sombre Érèbe, dieu tutélaire du Tartare, donne-lui asile dans tes odieuses ténèbres. Accourez à mon aide, déesses de la vengeance ! Viens aussi, toi, Mars, qui as allumé dans leurs cœurs cette haine farouche. Tu m'as entendu, fuis loin de moi.

(1) Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père ;
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelants n'eût prêté ses secours ;
Si ses soins prévoyants, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Va, tu n'es point mon fils.

Ducis. *OEdipe chez Admète*, acte V, scène 2

Va annoncer à tous les Thébains et à tes fidèles alliés les beaux présents qu'Œdipe a distribués à ses fils (1).

LE CHŒUR.

Polynice, le voyage que vous avez fait ici ne me réjouit pas pour vous : hâtez-vous de vous en retourner.

POLYNICE.

Fatal voyage! déplorable situation! malheureux alliés! voilà donc la fin pour laquelle nous avons mis tant d'ardeur à quitter les murs d'Argos! O cruelle infortune! et cette fin est telle que je ne puis ni en parler à aucun de mes compagnons, ni renoncer à mon entreprise : il faut que je me taise et que je coure au-devant du sort qui me poursuit. O vous, ses filles, chères sœurs, vous avez entendu les cruelles imprécations de mon père; quand elles auront eu leur accomplissement et que vous serez de retour dans

(1) Ces derniers mots d'OEdipe contre ses fils paraîtront peut-être cruels et révoltants; mais il ne faut pas oublier qu'OEdipe est un homme d'une probité sévère, d'une justice inflexible, ne faisant pas plus de grâce aux autres qu'il ne s'en est fait à lui-même. Son austère vertu n'empêche pas qu'il soit irascible, emporté, implacable. Il serait odieux, si cette inflexibilité n'était ennoblie et justifiée par un ardent amour du bien, par une haine violente du mal. Portant tout à l'extrême, il ne pardonne rien à personne, et surtout à lui-même et aux siens. La même raison qui lui fait goûter avec délices la piété de ses filles, rappeler avec complaisance jusqu'au moindre témoignage de leur affection, le rend intraitable envers des fils ingrats. Son courroux ne s'adoucit pas, parce que étant légitime il lui semble inspiré des dieux. La vengeance lui paraît une vertu. On croirait que, chargé de faire exécuter les décrets célestes, il veut que chaque action bonne ou mauvaise soit sanctionnée par des punitions ou par des récompenses. Un pareil caractère a quelque chose de sublime, car il représente un des plus nobles attributs de la divinité.

Ducis a dit, acte V, scène 2 de son *OEdipe chez Admète :*

Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

Thèbes, au nom des dieux ne me laissez pas privé de tout honneur. Accordez-moi un tombeau, une sépulture; et le monde, qui aujourd'hui vous admire pour les tendres soins que vous prodiguez à votre père, ne vous admirera pas moins pour votre piété envers moi.

ANTIGONE.

Polynice, j'ai une grâce à te demander.

POLYNICE.

Que désires-tu, chère Antigone, parle.

ANTIGONE.

Hâte-toi de ramener ton armée à Argos : ne travaille pas à ta ruine et à celle de ta patrie.

POLYNICE.

Ce que tu me demandes n'est pas possible. Si j'avais une fois reculé devant mon armée, comment pourrais-je ensuite la ramener au combat?

ANTIGONE.

Mais, mon enfant, à quoi désormais te servira de nourrir dans ton cœur ce cruel projet? Quel avantage trouves-tu à détruire la ville de tes pères?

POLYNICE.

Je rougirais de fuir, et je ne veux pas, moi qui suis né avant mon frère, devenir pour lui un objet de mépris et de risée.

ANTIGONE.

Mais ne vois-tu pas que tu hâtes l'accomplissement des imprécations qui vous menacent tous deux d'une mort réciproque?

POLYNICE.

C'est bien là ce que veut mon père; mais la réconciliation entre nous est impossible.

ANTIGONE.

Ah! je suis bien malheureuse! Et qui aura le courage de te suivre après avoir entendu les prédictions de ce terrible oracle?

POLYNICE.

Je ne les révélerai à personne, car un habile général doit dire ce qui lui est favorable, taire ce qui lui est funeste.

ANTIGONE.

Voilà donc, mon enfant, ce que tu as résolu?

POLYNICE.

Laisse-moi partir. Il faut que je paraisse sur ce champ de bataille dans lequel les imprécations de mon père ont semé la désolation et la mort. Puisse Jupiter vous combler toutes deux de ses faveurs, si, quand je serai mort, vous m'accordez ce que je vous ai demandé, car désormais retranché du nombre des vivants, je ne me sentirai plus pressé dans vos bras. Mais ne me retenez pas davantage; adieu, désormais vous ne me verrez que privé pour toujours de la lumière des cieux.

ANTIGONE.

Oh! que je suis malheureuse!

POLYNICE.

Ne me pleure pas.

ANTIGONE.

Et qui, en te voyant courir à une mort certaine, pourrait ne pas te pleurer, mon frère?

POLYNICE.

Puisqu'il le faut, je saurai la braver.

ANTIGONE.

N'en fais rien, je t'en conjure, laisse-toi persuader à mes conseils.

POLYNICE.

Ne me donne pas de conseils que je ne dois point suivre.

ANTIGONE.

Si je te perds je suis destinée à des pleurs éternels.

POLYNICE.

Que les dieux décident de mon sort comme il leur plaira; mais qu'à vous, je les en conjure, ils ne vous fassent pas connaître le malheur : vous méritez, au jugement de tous, de ne jamais en ressentir les atteintes.

(Polynice sort) (1).

LE CHŒUR.

Voyez-vous dans le ciel ces nouveaux signes? ils nous annoncent les nouveaux, les épouvantables malheurs que nous apporte cet étranger aveugle, à moins que ce ne soit sa propre destinée qui s'accomplisse. Les dieux ne font rien en vain, les présages qu'ils nous envoient mûrissent toujours sous les regards du temps; aujourd'hui il en jaillit des éclairs sinistres; demain, il en sortira de douces lueurs. L'éther est tonnant, ô Jupiter.

ŒDIPE.

O mes filles, mes filles, s'il y a ici quelqu'un, ne pourrait-on pas prier le généreux Thésée de se rendre auprès de moi?

(1) Polynice est à peine sorti que la nue est sillonnée d'éclairs, et que le tonnerre promène dans le ciel de sourds murmures. Le chœur est saisi d'une sainte horreur qui ne le rassure nullement. Sa première pensée est de craindre pour lui, sans toutefois se rendre compte du motif qui a pu lui attirer la colère céleste; mais se rappelant sans doute ce qu'Œdipe lui a dit au vers 95, il s'imagine que c'est lui qui va être frappé ou pour s'être montré si implacable envers son fils, ou pour toute autre cause dont il ne pénètre pas le secret.

ANTIGONE.

Mon père, pour quel motif voulez-vous le faire venir?

ŒDIPE.

Voyez-vous la foudre ailée de Jupiter? elle va me conduire dans les enfers (1); qu'on se hâte d'appeler Thésée.

LE CHŒUR.

Entendez-vous retentir et tomber le tonnerre invisible que lance le bras de Jupiter? D'horreur mes cheveux se dressent sur ma tête; mon cœur est glacé d'épouvante: pour la seconde fois le ciel brille d'éclairs (2). Que nous prépare-t-il? Je tremble, car jamais il ne s'enflamme que pour présager de sinistres événements. O grand Éther, ô Jupiter!

ŒDIPE.

Mes filles, je touche au moment fatal: je ne puis plus l'éviter.

(1) La tranquillité d'OEdipe, sentant sa fin prochaine, forme avec l'effroi du chœur un admirable contraste, qui rappelle la noble peinture que fait Bossuet du courage de la reine d'Angleterre au milieu d'une tempête: « Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étaient émues, rassurait tout le monde par sa fermeté; elle excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer en Dieu, qui faisait toute sa confiance; et, pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentait de tous côtés, elle disait avec un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme, que les reines ne se noyaient pas. » (*Oraison fun. de la reine d'Anglet.*, p. 70, édit. de Dussault.)

La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte;
Je ressens à la fois mille tourments divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.

RACINE. *Les Frères ennemis*, acte V, scène 6.

(2) J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre:
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

RACINE. *Iphigénie*, acte V, scène 5.

ANTIGONE.

Comment le savez-vous? et d'où peut vous venir ce pressentiment?

ŒDIPE.

Je n'en suis que trop certain; mais qu'on aille promptement me chercher le roi de ce pays.

LE CHŒUR.

Ah! ah! entendez encore, entendez ce bruit qui ébranle tout l'horizon. Grâce, mon dieu, grâce pour nous, si tu as quelque trait vengeur à lancer sur la terre qui nous a nourris. Puisse ce vieillard être un homme pienx; et si c'est un impie, ne me punis pas pour m'être entretenu avec lui. Puissant Jupiter, c'est à toi que s'adresse ma prière.

ŒDIPE.

Le roi est-il près d'ici? viendra-t-il, mes enfants, avant que j'aie rendu l'âme, avant que ma raison se soit obscurcie?

ANTIGONE.

Quel est le secret que vous souhaitez déposer dans son sein?

ŒDIPE.

Je veux faire éclater ma reconnaissance en lui offrant l'utile présent que je lui ai promis.

LE CHŒUR.

Oh! venez, venez, mon fils. Fussiez-vous à l'extrémité du rivage, saintement occupé à offrir au dieu des mers le sang d'un taureau, venez. L'étranger veut par des bienfaits envers vous, envers votre patrie, envers vos amis, reconnaître dignement vos généreux offices. Hâtez-vous, accourez, ô mon roi.

THÉSÉE.

Quels sont les cris qui retentissent encore de ce

côté ? N'est-ce point les vôtres, n'est-ce point à cause de cet étranger? Redoutez-vous la foudre de Jupiter ou les ravages de la grêle, car tout nous révèle un dieu bouleversant ainsi les airs?

ŒDIPE.

Prince, vous arrivez fort à propos; quelque dieu sans doute vous en a inspiré l'heureuse pensée.

THÉSÉE.

Fils de Laïus, que vous arrive-t-il encore de nouveau?

ŒDIPE.

Ma vie incline à sa fin : je veux avant de mourir acquitter les promesses que je vous ai faites à vous et à cette ville.

THÉSÉE.

Et à quels signes reconnaissez-vous que vous allez mourir ?

ŒDIPE.

Aux signes que m'envoient les dieux eux-mêmes, célestes messagers qui ne trompent jamais.

THÉSÉE.

Mais, dites-moi, vieillard, comment se sont-ils manifestés?

ŒDIPE.

Par ces coups de tonnerre fréquents et multipliés, par ces traits enflammés partis de leurs mains invincibles.

THÉSÉE.

Vous me persuadez, car je vois que vos nombreuses prédictions se sont toujours réalisées. Dites-moi donc ce que je dois faire.

ŒDIPE.

Des choses, fils d'Égée, dont l'accomplissement

vous procurera, à vous et à votre patrie, d'immortels avantages. Je vais moi-même, seul et sans guide, vous conduire au lieu où je suis destiné à mourir (1). Mais ne révélez jamais à personne ni la place de mon tombeau, ni la contrée où je serai enseveli, si vous voulez que je sois constamment pour vous, contre vos voisins, un rempart plus inexpugnable que les boucliers d'une multitude de guerriers, une arme plus solide que des milliers de lances mercenaires. Ce pieux secret qu'aucune langue humaine ne doit profaner, vous l'apprendrez par vos propres yeux, si vous voulez marcher seul avec moi de ce côté, car je ne le confierai à aucun de vos concitoyens, je ne le confierai pas même à mes filles, et pourtant je les aime bien tendrement. Vous le garderez donc fidèlement au fond de votre cœur, et quand vous serez parvenu au terme de la vie, vous le transmettrez à l'homme le plus digne de vous remplacer, et vous ne le transmettrez qu'à lui seul : celui-ci à son tour le transmettra à son successeur, qui suivra la même loi. Ainsi

(1) Œdipe, qui marche vivant vers son tombeau avec un calme, ou plutôt avec un enthousiasme qui lui rend la lumière depuis longtemps éclipsée pour ses yeux, ressemble à l'âme du chrétien avide d'immortalité s'élançant avec joie dans les champs de l'avenir pour y cueillir la palme promise à ses vertus. Cet auguste vieillard, dont la conscience est tranquille, car il n'a plus rien à expier de ses crimes involontaires, ne s'inquiète des choses de la vie que dans l'intérêt de ceux qu'il y laisse; mais, pour lui, il est impatient de jouir de la justice des dieux. Ce sentiment a été parfaitement compris par Ducis : aussi il n'a jamais été plus sublime que lorsqu'il a fait dire à Œdipe, dans sa tragédie d'*Œdipe chez Admète*, acte V, scène 3 :

Où serait, sans la mort, l'espoir de la vertu?
Va, l'immortalité, quand le juste succombe,
Comme un astre naissant se lève sur sa tombe.
J'irai, du Cithéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux.

votre patrie n'aura point à redouter les descendants de ces hommes que sema la main de Cadmus, car il n'est pas rare de voir des villes que régissent de sages institutions se laisser emporter à des procédés injustes. La vengeance des dieux est sûre ; mais elle est lente à poursuivre les fureurs de l'impie. Fils d'Égée, sachez régler les mouvements de votre âme; mais je vous donne des conseils dont vous n'avez pas besoin. Désormais les dieux me pressent, il faut leur obéir ; partons pour le lieu fatal, sans qu'aucune crainte nous retienne. Mes filles, suivez-moi : je deviens pour vous un homme nouveau ; à mon tour je vous sers de guide comme vous en avez servi à votre père (1). Marchez et ne me touchez pas, laissez-moi trouver seul le sacré tombeau qui, dans cette terre, doit me dérober à tous les regards. Ici, de ce côté, venez de ce côté, car c'est de ce côté que me dirigent Mercure, conducteur des âmes, et la reine des enfers. Soleil, dont jadis je contemplais les rayons, pour moi depuis longtemps éclipsés, tu me réchauffes aujourd'hui pour la dernière fois ; je vais cacher dans l'enfer le reste de ma vie. Cher hôte, soyez heureux, vous et cette contrée, et vos concitoyens ; mais au milieu

(1) Quel rayon descendu sur ces autels funèbres
Me luit confusément à travers les ténèbres?
Grands dieux ! par vous bientôt mon âme va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir !
L'ouvrage est accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumière ;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau,
Vous allez en autel convertir mon tombeau.
....
Mais je sens que mon âme, en dédaignant la terre,
A l'approche des dieux s'agrandit et s'éclaire.
Il est temps que, sans crainte, oubliant ses forfaits,
OEdipe dans leur sein se repose à jamais.

Ducis. *OEdipe chez Admète*, acte V, scene 7.

de votre bonheur, dont rien n'interrompra le cours, souvenez-vous d'un ami qui ne sera plus.

LE CHŒUR.

Si ma pieuse prière peut pénétrer jusqu'à toi, reine des enfers, et jusqu'à toi, dieu des ombres, permets, ô Pluton ! Pluton, je t'en conjure, permets à cet étranger d'arriver sans douleur, par une traversée douce et facile, au royaume du Styx, à l'asile des morts, au sombre rivage qu'abordera l'humanité entière. Longtemps agité par une multitude de maux qu'il n'a pas mérités, ah ! qu'il renaisse au bonheur que lui doit votre divine justice (1) ! Déesses infernales, monstre indompté dont le corps est, dit-on, étendu aux portes redoutables, et qui, s'il faut en croire la renommée, du fond de ton antre prolongeant tes longs aboiements, veilles près des enfers en gardien infatigable ; et toi, fille de la terre et du Tartare, je t'en supplie, ô mort ! ne sois point sourde à ma voix ; souffre que cet étranger parvienne sans obstacle aux bords ténébreux où, sur les débris du monde, tu dors immobile.

LE MESSAGER.

Citoyens, je puis vous dire en quelques mots qu'Œdipe n'est plus ; mais, pour vous apprendre toutes les circonstances qui ont précédé et accompagné sa mort, quelques mots ne suffisent pas.

(1) Ducis développe avec beaucoup de force l'idée du bonheur dont OEdipe doit jouir après sa mort, car ce n'est pas en vain que les dieux ont éprouvé sa vertu, et cette idée il la fait exprimer par OEdipe lui-même qui se livre à la joie qu'elle lui inspire avec une conviction qui semble lui venir des dieux :

Grands dieux ! oui, je commence à lire en vos desseins ;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins :
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre OEdipe au fond de tant d'abîmes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

LE CHŒUR.

Il est donc mort le malheureux Œdipe!

LE MESSAGER.

Il a terminé sa longue vie.

LE CHŒUR.

Et comment?... les dieux, en mettant fin à sa misère, lui ont-ils épargné les douleurs?

LE MESSAGER.

C'est un miracle qui va vous étonner. La manière dont il est sorti d'ici vous la connaissez, vous qui l'avez vu partir. Il n'était conduit par aucun de ses amis; lui-même, au contraire, nous servait à tous de guide. Dès qu'il fut arrivé sur ces bords pendants en precipice, qui, par des marches d'airain, vont s'appuyer aux enfers, il s'arrêta à l'un des nombreux sentiers qui aboutissent tous en un carrefour, non loin du gouffre profond qui garde le souvenir de l'éternelle amitié que se jurèrent Thésée et Pirithoüs. Là, s'arrêtant à une égale distance de la roche Thoricienne, du poirier sauvage au tronc caverneux et du tombeau de pierre, il s'assied et se dépouille de ses misérables vêtements; ensuite, appelant ses filles, il leur ordonne d'aller lui chercher de l'eau vive pour le purifier et offrir des libations. Toutes deux se rendent à la colline de la fécondante Cérès, et, en un instant, apportent à leur père ce qu'il avait demandé; elles le parent de bains et de vêtements nouveaux, selon les rites accoutumés. A peine ont-elles accompli ses désirs et exécuté ses ordres sans en négliger aucun que Jupiter fait sur leur tête gronder son tonnerre. A ce bruit, les jeunes vierges, glacées d'horreur, tombent aux genoux de leur père pleurant, se frappant violemment la poitrine, éclatant en

sanglots et en gémissements. Lui n'a pas plutôt entendu leurs cris déchirants qu'il les entoure de ses bras et dit : « O mes enfants! d'aujourd'hui vous « n'avez plus de père, tout est mort en moi (1); vous « n'aurez plus le souci de me nourrir, souci cruel, je « le sais, mes filles; mais une seule pensée suffirait « pour en adoucir l'amertume : personne ne vous aime « aussi tendrement que moi, et désormais nous serons « séparés pour toujours. » Et tous, attendris par ces paroles, ils confondaient leurs embrassements et leurs larmes; mais quand, rassasiés de pleurs, ils eurent cessé de gémir, il se fit un profond silence, et tout à coup une voix l'appela, qui, nous frappant d'une terreur subite, nous fit dresser les cheveux sur la tête. Un dieu ne cessait de lui crier : « Allons, OEdipe, « allons, ne veux-tu pas marcher? Voilà bien longtemps « que tu te fais attendre! » En entendant la voix du dieu, il pria le roi Thésée de s'approcher, et, le sentant près de lui : « Cher prince, lui dit-il, par égard « pour moi, donnez à mes filles votre main, cet an- « cien gage de votre foi... Et vous, mes filles, donnez- « lui les vôtres... Promettez-leur, Thésée, de ne jamais

(1) M. Ballanche, dans son *Antigone*, livre II, a peint d'une manière très-poétique le moment qui précède la mort d'OEdipe. On ne trouvera pas dans ce morceau une peinture semblable à celle de Sophocle; mais cette autre manière de considérer le caractère d'OEdipe, par cela même qu'elle forme un contraste frappant avec les vers du poëte, offrira un piquant intérêt de comparaison :

« Son front chargé d'ennuis devenait de plus en plus sombre et « terrible; son âme tout entière s'élançait vers le redoutable avenir. « Tel un vieux chêne de la forêt de Dodone : l'arbre prophétique a « vu s'écouler plusieurs générations d'hommes; son front chenu est « tout noirci des coups du tonnerre, son tronc robuste a résisté « aux vicissitudes des saisons et aux ravages du temps; mais au « premier orage il succombera, et il ne sait plus que prédire sa « propre fin. Tel était OEdipe. »

« abandonner volontairement leur cause, et de faire « toujours pour elles tout ce que vous jugerez leur « être utile. » Et le roi, comme il convenait à une âme forte, sans répandre des larmes, jura à l'étranger qu'il le ferait. Après ce serment, Œdipe, étendant sur ses filles ses mains défaillantes, leur dit : « Mes « filles, ayez le courage de vous éloigner (1), de ne pas « regarder ce que vous ne devez point voir, et de ne « pas écouter ce que vous ne devez point entendre; « partez au plus vite. Que Thésée, à qui tout est sou- « mis ici, reste seul près de moi pour être témoin de « ce qui va s'accomplir. » Telles sont les dernières paroles que nous lui entendîmes tous prononcer, et, le visage inondé par nos larmes, la voix étouffée par nos gémissements, nous nous éloignâmes en suivant les deux jeunes vierges. A peine avions-nous fait quelques pas que nous nous retournons, mais nous n'apercevons plus Œdipe : il avait disparu. Le roi restait seul, voilant ses yeux avec sa main (2), comme pour se cacher à lui-même un horrible spectacle dont il ne pouvait supporter la vue; ensuite, nous le vîmes, presque au même instant, adorer à la fois et la Terre et l'Olympe, cette auguste demeure des dieux. Mais comment est-il mort? personne ne le sait; Thésée est le seul qui pourrait le dire. La foudre de Jupiter

(1) Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accablerait le reste.
RACINE. *Bérénice*, acte III, scène 1.

(2) Thésée, qui a illustré son courage et sur toute la terre et sur toutes les mers, qui n'a redouté ni fatigues ni dangers, qui, sans pâlir, est descendu aux enfers, se voile le visage pour ne pas voir mourir Œdipe. Était-il possible de donner une idée plus terrible de ce qui se passa à cette heure suprême, que de montrer un héros invincible à tous les périls cédant à l'effroi que lui cause un pareil spectacle?

ne s'est point embrasée pour le consumer de ses feux, les mers n'ont point déchaîné de tempête pour l'engloutir ; un dieu sans doute est venu l'enlever à la terre, ou la terre, lui ouvrant doucement son sein, l'a laissé arriver sans douleur aux enfers ; il est parti en homme qui ne pousse pas un seul gémissement, qui ne ressent pas les atteintes d'une seule douleur ; jamais mort ne fut plus digne d'envie. Dût-on rire de mon récit, je m'inquiéterais peu de ceux qui l'accuseraient d'invraisemblance.

LE CHŒUR.

Mais où donc sont ses filles et les amis qui les accompagnaient ?

LE MESSAGER.

Elles ne sont pas loin ; ces gémissements, ces cris ne disent que trop que ce sont elles qui s'approchent.

ANTIGONE.

Ah! ah! grands dieux ! c'est maintenant malheureuses que nous avons à pleurer, non plus une seule infortune, mais la réunion de toutes les misères, la mort de notre père, dont le sang nous a transmis et la vie et le malheur. Pour lui, nous supportions autrefois des fatigues sans nombre qui n'ébranlaient pas notre constance, et voilà que les douleurs qui nous restent surpassent tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons souffert.

LE CHŒUR.

Que s'est-il passé?

ANTIGONE.

Des choses qu'on n'aurait jamais pu imaginer.

LE CHŒUR.

Il n'est donc plus?

ANTIGONE.

Le récit de sa mort n'aura pour vous rien de pénible à entendre. Il n'a succombé ni sous les coups de Mars ni sous ceux de Neptune; des régions ténébreuses lui ont ouvert, pour descendre aux enfers, un chemin inconnu aux autres hommes. Je suis bien malheureuse. Dès ce moment nos yeux s'éteignent dans une nuit affreuse, et soit que nous errions sur de lointains rivages ou sur des mers orageuses, comment pourrons-nous trouver la nourriture nécessaire à notre déplorable existence?

ISMÈNE.

Je l'ignore. Puisse le sanguinaire Pluton m'entraîner dans ses gouffres, afin que je puisse y confondre ma misère avec celle de mon vieux père : car désormais je n'ai plus rien qui m'attache à la vie.

LE CHŒUR.

Vertueuses filles, cédez à la nécessité, supportez avec courage les maux que les dieux vous envoient, et ne vous livrez pas ainsi à une douleur qui vous consume; vous aurez parmi nous de quoi adoucir vos regrets.

ANTIGONE.

Ah! des regrets, il y en a aussi pour le malheur! Je trouvais du charme dans ce qui semblait ne point en avoir, j'étais heureuse en le serrant dans mes bras. O mon père, ô mon vénérable ami, ô chère ombre qui pour toujours habiteras sous la terre, même chez les morts, tu ne seras privé ni de mon amour ni du sien. (*Ces derniers mots s'appliquent à Ismène.*)

LE CHŒUR.

Tout est donc fini?

ANTIGONE.

Tout est fini comme il l'avait souhaité.

LE CHŒUR.

Comment?

ANTIGONE.

Il est mort sur la terre étrangère qu'il avait choisie pour mourir. Sa couche est voilée d'une ombre éternelle; les gémissements, les sanglots n'ont point manqué à sa mémoire. Ces yeux, mon père, seront toujours inondés de larmes; je sens à l'amertume de mes pleurs qu'il me sera impossible de jamais en tarir la source. Ah! tu aurais dû ne pas mourir sur la terre étrangère; en mourant ainsi, tu me sépares de toi.

ISMÈNE.

Malheureuse! quelle sera ma destinée? quelle sera la tienne, mon amie, maintenant que nous sommes privées de notre père?

LE CHŒUR.

Mais puisque la fin de sa vie a été douce, mes amies, cessez de vous plaindre; le malheur n'épargne personne.

ANTIGONE.

Retournons, mon amie, retournons sur nos pas.

ISMÈNE.

Que faire?

ANTIGONE.

Je suis tourmentée d'un désir.

ISMÈNE.

De quel désir?

ANTIGONE.

De voir la demeure souterraine.

ISMÈNE.

De qui?

ANTIGONE.

De mon père. Oh! je suis bien malheureuse.

ISMÈNE.

Mais ce désir n'est-il point sacrilége, ne le vois-tu pas?

ANTIGONE.

Pourquoi ce reproche?

ISMÈNE.

Je te le fais, parce que...

ANTIGONE.

Et pourquoi me le fais-tu? réponds.

ISMÈNE.

Il a disparu sans entrer dans un tombeau, loin de tous les regards.

ANTIGONE.

Conduis-moi près de l'asile où il repose; quand j'y serai, donne-moi la mort.

ISMÈNE.

Hélas! infortunée, désormais sans appui, sans conseil, en quel lieu traînerais-je ma déplorable existence?

LE CHŒUR.

Mes amies, soyez sans crainte.

ANTIGONE.

Mais où fuir?

LE CHŒUR.

C'est en fuyant que déjà....

ANTIGONE.

Que voulez-vous dire?

LE CHŒUR.

Vous avez échappé au malheur.

ANTIGONE.

Je songe....

LE CHŒUR.

A quoi songez-vous?

ANTIGONE.

Aux moyens de retourner dans notre patrie, et je n'en vois aucun.

LE CHŒUR.

Ah! n'en cherchez pas.

ANTIGONE.

C'est là le soin qui m'agite.

LE CHŒUR.

Il vous agitait auparavant.

ANTIGONE.

Les flots d'inquiétude qui bouleversaient mon sein débordent maintenant de toutes parts.

LE CHŒUR.

C'est comme la tourmente d'une vaste mer.

ANTIGONE.

Hélas! hélas! où irons-nous, ô Jupiter? Reste-t-il une seule espérance à laquelle la fortune nous permette maintenant de pouvoir aspirer?

THÉSÉE.

Cessez de gémir, mes filles. Ceux qu'Athènes protége de sa faveur ne doivent pas s'attrister; ce serait d'un indigne prix reconnaître ses bienfaits.

ANTIGONE.

Fils d'Égée, nous tombons à vos genoux.

THÉSÉE.

Quelle grâce, mes filles, avez-vous à me demander?

ANTIGONE.

De voir toutes deux le tombeau de notre père.

THÉSÉE.

C'est un vœu que je ne puis pas exaucer.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cher prince, cher roi?

THÉSÉE.

Mes filles, lui-même il a voulu que tout autre que moi ne pût découvrir le lieu consacré par sa sépulture, et il a défendu de souffrir qu'on en approchât; il a ajouté que ma fidélité à exécuter ce qu'il me prescrivait ferait à jamais le salut de cette ville, et nous l'avons juré à la face des dieux et de Jupiter qui entend tout.

ANTIGONE.

Ah! puisque tel a été son désir, nous devons nous y soumettre; mais envoyez-nous dans la vieille Thèbes, afin que nous prévenions, si nous le pouvons, le coup mortel qui va frapper nos frères.

THÉSÉE.

Je ferai et ce que vous me demandez et toutes les autres choses que j'ai l'intention de faire pour vous être utile à vous, et agréable à celui que la terre vient de recevoir dans son sein. Je ne dois pas me lasser de vous servir.

LE CHŒUR.

Cessez de gémir, cessez de pleurer : vous le voyez, tous vos vœux sont exaucés.

FIN.